

Points de vue sur la recherche autour des Interactions avec l'Animal à but Thérapeutique et/ou Educatif.

Note de synthèse pour la Fondation Pierre & Adrienne Sommer

- Novembre 2008 -

Jérôme Michalon
Loïc Langlade
Catherine Gauthier
Sous la direction de :
Florian Charvolin
André Micoud

Pour citer ce travail :

Michalon, J., L. Langlade, and C. Gauthier, *Points de vue sur la recherche autour des Interactions avec l'Animal à but Thérapeutique et/ou Educatif. Note de synthèse*. A. Micoud and F. Charvolin, Editors. 2008, Modys (UMR 5264 - CNRS) / Fondation Adrienne & Pierre Sommer

www.fondation-apsommer.org
www.modys.fr

Sommaire

POINTS DE VUE SUR LA RECHERCHE AUTOUR DES INTERACTIONS AVEC L'ANIMAL A BUT THERAPEUTIQUE ET/OU EDUCATIF	1
Présentation de la recherche.....	3
Introduction : Que vaut un panorama sans points de vue ?	4
I : LES DEBUTS DE LA RECHERCHE SUR L'I.A.T.E. (1962-1985).....	7
I.A : Le temps des fondateurs : l'animal comme contingence.	7
I.A.1 : Trois expériences emblématiques.....	7
I.A.2 : Deux éléments moteurs : la contingence et l'inclinaison envers les animaux	9
I.A.3 : Une généralisation qui fait passer l'inclinaison en mode mineur	11
I.B : Une (re)mise en question scientifique : la construction de l'animal comme variable détachée.....	12
I.B.1 : Développement et mise en réseau des H.A.B. Researches	12
I.B.2 : Du psycho au physio : l'introduction de la <i>potentialité</i> thérapeutique.....	14
I.B.3 : Une critique prospective.....	16
I.B.4 : Extraire la recherche des enjeux économiques et médiatiques.	17
II : DOCUMENTER SIGNES ET MECANISMES (1985-2000).....	20
II.A : Les intentions de la recherche sur les I.A.T.E.	20
II.A.1 : L'axe « mesurer/décrire »	20
II.A.2 : L'axe « signes/mécanismes. ».....	21
II.A.3 : Les 5 empreintes types :	22
- l'empreinte du soin	22
- l'empreinte de la médecine appliquée.....	23
- l'empreinte de la médecine théorique	24
- l'empreinte statistique.....	25
- l'empreinte de la psychothérapie	26
II.B : « Signes » et « Mécanismes » : un bilan asymétrique.	27
II.B.1 : Distribution chronologique et numérique des empreintes	27
II.B.2 : « Objectiver» les signes : un pari réussi	28
II.A.3 : Mécanismes : un chantier incomplet.....	29
III : PERSPECTIVES ET NOUVEAUX ENJEUX (2000-2007).....	32
III.A : De l'animal détaché à l'animal attaché.	32
III.A.1 : L'épuisement de la variable détachée	32
III.A.2 : La variable relationnelle : du mode mineur au mode majeur.....	33
III.A.1 : L'animal « attaché »	35
III.B : De la signification statistique à la signification relationnelle.	36
ANNEXES : LE DEROULEMENT DE LA RECHERCHE.....	39
Préambule : « I.A. » ou « I.A.T.E. » ?	39
RECOLTES ET TRAITEMENTS DES REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	40
Des bases de données à l'Internet : les temps de la récolte	40
Les bases de données.....	40
Un portail d'éditeurs : CAIRN	42
Les archives institutionnelles ouvertes ou OAI (Open Archives Initiative).	45
Le moteur de recherche académique Google Scholar.....	46
Les références francophones	47
Compilation et traitement des références	47
La compilation des références	47
Des doublons à l'occurrence : la construction des «documents référents »	48
Mode de classement	49
Sélection des articles centraux.....	51
Commande d'articles et traduction d'abstracts.....	52

Présentation de la recherche

L'analyse qui va être présentée ici a été produite dans le cadre d'un contrat de recherche entre du laboratoire Modys (UMR 5264 – CNRS) pour le compte de la Fondation Adrienne & Pierre Sommer. De mars 2007 à juin 2008, une équipe de recherche (composée de Jérôme Michalon, Loïc Langlade et Catherine Gauthier – sous la direction scientifique d'André Micoud et Florian Charvolin) a mis sur pied un « inventaire critique commenté et approfondi des connaissances disponibles principalement en langue française et anglaise concernant les interactions entre les hommes et les animaux à des fins thérapeutiques et/ou éducatives. »

Pour réaliser ce travail, l'équipe est passée par différentes étapes¹. La première fut celle de la récolte des références bibliographiques et pour laquelle nous avons mobilisés plusieurs outils : plusieurs bases de données électroniques (Medline, PsycInfo, Animal Behaviour Abstracts, BESS), un portail d'éditeurs (CAIRN), des archives institutionnelles ouvertes (OAster et HAL), et un moteur de recherche académique (Google Scholar). D'autres références ont été collectées grâce à des sites associatifs ou à partir de bibliographies d'articles déjà collectés. La seconde étape fut le tri et traitement de ces références : des quelques 2000 références récoltées, nous en avons conservés 1194 (778 références traitées et 427 références non traitées²). La troisième étape fut la constitution de plusieurs index présentant ces références agencées selon différents critères. En tout, 5 index ont été produits :

- Volume 1 : Index thématique (présente l'ensemble des références « traitées » agencées de manière thématique + commentaires, analyses et hypothèses.) 1084 pages.
- Volume 2 : Index chronologique (présente l'ensemble des références « traitées » agencées de manière chronologique + commentaires, analyses et hypothèses.) 290 pages.
- Volume 3 : Index des références francophones (références « traitées » et « non traitées ».) 66 pages.
- Volume 4 : Index des thèses et mémoires (références « traitées » et « non traitées ».) 46 pages.
- Volume 5 : Index des références « non traitées » 178 pages.

Compte tenu de la taille de chacun de ces index, un document numérique HTML, reprenant les 5 volumes, a été pensé et conçu comme un outil de consultation des références très souple : il propose de naviguer à l'intérieur de la bibliographie à la manière d'un site internet. La constitution de ces documents représente le plus gros du travail effectué par l'équipe.

La quatrième étape fut de sélectionner des articles importants (les plus souvent cités), au nombre de 106, de les commander et d'en traduire les abstracts (la grande majorité étant en anglais) et/ou de les résumer. A l'issue de cette étape, une analyse plus « ancrée » dans les textes a été produite. C'est cette partie du travail que nous proposons ici au lecteur.

¹ On trouvera en annexes une présentation plus complète du déroulement de la recherche.

² Pour la distinction entre références « traitées » et « non traitées » voir annexes.

Introduction : Que vaut un panorama sans points de vue ?

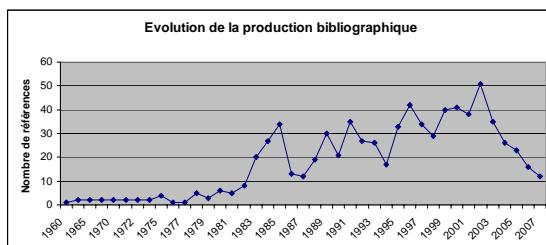
Si, à travers la constitution et l'agencement de notre bibliographie, nous avons cherché à rendre compte du panorama de la recherche qui s'est intéressée aux I.A.T.E.³, le but du présent travail va être d'offrir quelques points de vue sur celui-ci.

Ainsi, deux niveaux se donneront à voir dans ce texte : un niveau « factuel » qui reprendra les grandes lignes et les informations essentielles issues du travail de récolte, de traitement et de compilation des références bibliographiques. Il s'agit de fournir aux lecteurs des points de repère ; présentés sous la forme d'encadrés, ces repères sont des éléments de synthèse tirés des commentaires qui figurent dans les différents index. Le second niveau sera plus analytique et consistera à soulever certains points qui nous semblent importants pour comprendre comment se structure la recherche autour des I.A.T.E.

A travers ce texte, notre but sera donc de « rendre compte » et de « produire un propos. » Pour autant, il ne faut pas se méprendre sur ce dernier terme : nous ne tenons pas à produire un propos d'expert sur la question des I.A.T.E. En aucun cas nous ne prétendons évaluer les recherches, les théories, hypothèses, résultats produits par les nombreux chercheurs qui se sont penchés sur le sujet. Les scientifiques et les disciplines qui se sont données ce but sont à même de juger par elles-mêmes quelles sont, de leur point de vue, les recherches « valables » ou non. De nombreuses revues de littérature, rédigées par des spécialistes, remplissent ce rôle. Nous les avons consultés⁴, et nous nous en servons pour appuyer notre propos. Elles fournissent en effet des informations précises et importantes sur la manière dont la recherche considère les I.A.T.E., à quels endroits elle situe ses enjeux centraux, comment elle en définit et redéfinit sans cesse les contours. C'est cet aspect précis qui a retenu notre attention.

Plutôt que de dire si l'utilisation de l'animal à but thérapeutique est ou n'est pas une pratique efficace/intéressante/dangereuse/coûteuse/superflue, notre but sera de produire un « discours sur le discours » de ces recherches : comment elles rendent compte des pratiques expérimentales et/ou ordinaires qui les intéressent, comment elles se sont, au fil du temps, construites un objet bien précis, comment elles se racontent, comment elles discutent ou ne discutent pas...

Encadré 1: Evolution chronologique de la production bibliographique



NB : les chiffres présentés ici ne prennent en compte que les 778 références issues de la phase 1.

Généralité

Notre travail de recherche fait réellement débuter une production bibliographique significative sur la question de l'interaction homme/animal à partir de la deuxième moitié du XXème siècle.

Les prémisses

Depuis les années 1960 (première référence de notre corpus) la production d'écrits augmente régulièrement tout en restant assez discrète (moins d'une dizaine par année) jusqu'à la fin des années 1970. Levinson (1962) introduit l'idée du chien comme co-thérapeute dans le domaine de la pédopsychiatrie, alors qu'un peu plus tard, Corson et Corson (1975) évoque l'animal comme médiateur au sein d'un environnement hospitalier.

³ I.A.T.E. = Interactions avec l'Animal à but Thérapeutique et/ou Educatif. Pour l'explication de l'utilisation de ce terme, se reporter aux annexes.

⁴ Elles se trouvent répertoriées dans l'index thématique.

Notre modeste objectif sera de mettre l'accent sur certains enjeux épistémologiques et sociologiques qui ne nous semblent pas assez discutés et de les rendre lisibles. Ou, tout simplement, « visibles » ; car face à la quantité de travaux que nous avons répertoriés, et à leur diversité, certains éléments deviennent, mécaniquement et historiquement, opaques et/ou moins apparents.

Car il est vrai que la profusion d'articles produits depuis une quarantaine d'années sur la question donne le vertige à qui voudrait fournir un panorama exhaustif de la recherche sur les I.A.T.E. (voir Encadré 1) C'est une tâche qui peut rapidement devenir stérile si l'on ne construit pas des « points de vue » pour contempler ce panorama. En ce qui nous concerne, si nous avons ambitionné à la production d'un paysage le plus complet possible à travers la mise sur pieds des différents index bibliographiques, il nous a fallu faire des choix pour offrir la possibilité au lecteur de l'apprécier ici sous différents angles de vue.

Encadré 2: évolution chronologique de la production bibliographique – suite

1983-1985

La période des années 1980 est florissante notamment au début (de 1983 à 1985) : c'est le premier pic de production. Les auteurs les plus présents sont Friedmann, Brickel mais on voit aussi apparaître de nouveaux auteurs comme Beck & Katcher, Lago, Lee, Netting, Smith, Francis, Kidd, Ross. La parution de plusieurs ouvrages collectifs majeurs balisent le champ de production : "New perspectives on our lives with companion animals" de Katcher & Beck (1983) ; "The Pet Connection: Its Influence on our Health and Quality of Life " de Anderson, Hart & Hart (1984) ; "Dynamic relations in practice. Animals in the helping professions" de Arkow (1984).

1989-1991

Un peu plus tard se situe une seconde période de pic. Elle correspond au début de la diversification et de la multiplication des auteurs s'intéressant aux effets du contact avec l'animal sur la santé. De nouvelles thématiques voient le jour (on notera pour l'exemple Kongable et les personnes souffrant de la maladie d'Alzheimer (1989, 1990), Carmack et les personnes atteintes du SIDA (1991)) En somme, il y a plus de références, plus de sujets traités et moins d'auteurs hégémoniques.

C'est donc l'effet inverse qui prévaut pour la seconde partie de notre texte qui s'intéresse à la période 1985 – 2000 qui, elle, a vu le nombre de références exploser. Cela a rendu plus compliquée la présentation de ce que la recherche a produit pendant cette période. Nous avons été conduits à typifier la production, pour dégager plusieurs courants, plusieurs « empreintes » qui structurent le champ des I.A.T.E. Cette partie a donc un aspect plus « anonyme » par rapport à la première car elle n'entre pas dans les détails des travaux de chaque auteur cité.

La construction de ce texte témoigne de ces choix. Même si nous avons privilégié une approche chronologique, nous n'avons pas pu traiter toutes les périodes de la même manière.

Ainsi, notre première partie sera consacrée à la période 1962-1985, dans laquelle apparaissent les premiers textes sur l'I.A.T.E. Si nous avons pu plonger en profondeur dans certains de ces écrits fondateurs, et dont les auteurs ont laissé une trace durable dans le champ, c'est en grande partie en raison de leur faible nombre.

La troisième et dernière partie propose quant à elle de documenter les enjeux et les directions récemment apparues dans la recherche sur l'I.A.T.E. Elle traite de la période 2000-2007, et livre quelques éléments projectifs, quelques pistes sur la forme que pourraient prendre les recherches à venir.

Signalons tout de suite qu'il va être ici majoritairement question d'auteurs, d'articles et d'univers issus du monde anglophone. Et plus particulièrement, des Etats-Unis, d'Australie, du Royaume-Uni et du Canada (par ordre d'importance). Cela fait partie en effet des choix que nous avons faits ; il trouve sa justification dans le fait que les références francophones représentent à peine 10% de notre corpus ; et qu'une partie importante d'entre elles est composée d'articles de magazines grand public, de thèses et de mémoires. Ce qui ne signifie pas qu'il n'y aurait rien à en dire. Bien au contraire. Mais l'influence qu'ont ces écrits anglophones sur la recherche internationale, recherche francophone comprise, semble avoir été plus importante que la réciproque.

Il s'agit, encore une fois, d'un point de vue parmi d'autres.

Encadré 3: évolution chronologique de la production bibliographique – suite

1995-1996

Après un léger fléchissement, la production reprend très fort en 1995 et 1996, point culminant du troisième pic. Les auteurs emblématiques sont des auteurs comme S. Barker qui, d'une approche plus « sociale » (1993), liée à la question du deuil, va prendre une orientation « médicale » (1998). McNicholas va d'ailleurs s'intéresser à la place de l'animal dans les hébergements médicalisés (1993, et plus significativement 1995). Certains auteurs « historiques » produisent encore quelques écrits durant cette période : Beck & Katcher, Friedmann, Anderson, Arkow et Hart. C'est aussi durant les années 1990 qu'on constate une plus grande visibilité des références francophones. Elle est parallèle à l'apparition du terme « zoothérapie » et marque une saisie de la part du monde francophone de cette question de l'I.A.T.E.

1999-2007

La période qui couvre les productions allant de 1999 à 2007 concentre en 8 ans plus d'un tiers des références récoltées. 2002, avec 50 références, est notamment le quatrième et le plus important, pic de production.

On remarque le retour à un phénomène de concentration : les mêmes auteurs publient plus. Les questions traitées sont celles de la santé nerveuses (Barker, 2003), les effets de la Thérapie Assistée par l'Animal à partir d'études quantitatives (Heimlich, 2001, 2002, 2003). Les bienfaits de l'animal sont envisagés et questionnés de différents points de vue (social, physiologique et psychologique principalement). Certains auteurs francophones témoignent d'une grande productivité dans le champ. On pense notamment à Bernatchez (de 1999 à 2006), Barthalot (2001), et surtout Vuillemenot (2000, 2004) qui va développer des travaux sur la place de l'animal pour les personnes âgées et pour les personnes handicapées.

Le ralentissement ?

On notera que la période 1999-2007 connaît, sur la fin, un ralentissement de la production des références bibliographiques (ou peut être tout simplement de leur visibilité) à partir de 2004. S'agit-il d'une baisse réelle de la production sur le sujet (qui ferait figure de crise), ou de l'effet d'un délai entre la date de publication d'un texte, et son référencement, sa lecture et son appréciation ? La question reste posée.

I : Les débuts de la recherche sur l'I.A.T.E. (1962-1985)

I.A : Le temps des fondateurs : l'animal comme contingence.

L'approche que nous avions choisi pour étudier la recherche sur l'I.A.T.E. impliquait forcément de poser la question des origines de celle-ci. Notre point d'entrée étant essentiellement indirect (à travers la littérature sur le sujet), parler des origines de la recherche sur l'I.A.T.E. revient ici à décrire à partir de quel moment et pour quelles raisons certaines pratiques ont été documentées et comment ces pratiques documentées ont été elles-mêmes ultérieurement citées (ou non), réutilisées (ou non), revisitées (ou non).

Le travail de récolte de références bibliographiques, puis de traduction d'abstracts des références définies comme centrales, et de lecture des revues de littératures sur l'I.A.T.E. aura permis de mettre en évidence où et comment commence l'histoire de la volonté d'inclure des animaux dans des entreprises thérapeutiques. Nous allons voir précisément ici que cette inclusion n'est pas originellement le fruit d'une volonté, mais plutôt celui d'une contingence.

Chronologiquement, les premières références concernant l'I.A.T.E. apparaissent dans notre corpus à partir du milieu des années 1960 ; notamment avec les travaux du psychologue Boris Levinson. Ses écrits restent très présents, parce qu'un peu isolés, jusqu'au milieu des années 1970, où d'autres initiatives d'implication d'animaux dans des pratiques thérapeutiques commencent à être documentées en plus grand nombre. Parmi ceux-ci, les programmes initiés par Samuel et Elisabeth Corson, couple de psychiatres, et David Lee, travailleur social en milieu psychiatrique, figurent comme des programmes pionniers, cités de nombreuses fois dans la littérature postérieure (particulièrement dans les premières revues de littérature du milieu des années 1980). Ces trois auteurs⁵, tous américains, sont reconnus comme les initiateurs de l'utilisation thérapeutique de l'animal de compagnie. Leurs travaux sont emblématiques d'une histoire dont les chercheurs suivants voudront tantôt se défaire, tantôt se rapprocher. Il nous semble intéressant de nous pencher sur ces travaux en particulier pour voir en quelle manière ils ont pu influer sur les pratiques et écrits futurs.

I.A.1 : Trois expériences emblématiques

Encadré 4: Equithérapie et delphinothérapie : des histoires « à part »

L'équithérapie est une discipline qui prend racine au sein d'une pratique qui a une histoire longue: l'équitation qui, bien avant la mise en relation thérapeutique d'un cheval et d'un être humain, s'appuie sur des codes, des pratiques sociales et des acteurs spécifiques. Le champ d'action de l'équithérapie est bien identifié : la réhabilitation physique qui s'appuie sur la kinésithérapie. De plus, l'équithérapie n'est pas envisageable dans tous les espaces. C'est l'humain qui doit venir au cheval, dans son enclos, et non l'inverse. De ce point de vue, l'équithérapie rejoint la delphinothérapie. Cependant cette dernière, à l'inverse de l'équithérapie, ne s'appuie pas sur une pratique sociale de portée historique. Elle prend racine dans un contexte d'engouement, voire de magnification, à l'égard du dauphin qui date des années 1970. Cette relation au dauphin semble s'être prolongée à travers la delphinothérapie. Ces deux pratiques ont des histoires parallèles, mais liées, à celle qui va être décrite ici. Chacune mériterait d'être présentée plus longuement.

⁵ Le couple Corson n'écrivant jamais séparément, il est considéré comme un seul auteur.

Débutons chronologiquement par l'article de Boris Levinson *The dog as "co-therapist"*⁶. Publié en 1962, cet article est un des plus cités dans les revues de littérature que nous avons pu parcourir. Dans cet article, Levinson explique les raisons qui l'ont amené à inclure son chien « Jingles » de manière régulière (mais pas systématique) dans les séances de psychothérapie qu'il menait avec des enfants perturbés.

Au départ, c'est le hasard qui fit que des parents furent en avance lors d'un rendez-vous au cabinet New-yorkais de Levinson. C'est ainsi que le jeune patient se trouva nez à nez avec Jingles, qui vint spontanément lui lécher le visage. Levinson, qui n'avait pas prévu cela, a laissé faire ; et Jingles était présent d'une séance sur l'autre : l'enfant extrêmement introverti, noua une relation avec le chien puis laissa peu à peu le thérapeute s'inclure dans celle-ci.

De cette expérience, et des autres qui ont suivi, Levinson conclut que les bénéfices de la présence d'un chien sont nombreux, et finalement, assez « évidents. » Le psychologue pour enfants raisonne en terme de « besoins psychologiques » et explique, exemples à l'appui, comment le chien peut satisfaire beaucoup de ces besoins, souvent frustrés chez l'enfant perturbé. Les phénomènes de transfert qui existent entre l'enfant et le chien sont décrits comme les biais par lesquels l'implication du chien dans la relation thérapeutique peut satisfaire les besoins psychologiques de l'enfant. En termes méthodologiques, Levinson insiste sur le fait que la thérapie incluant le chien n'est pas une méthode généralisable (par exemple, elle ne convient pas aux enfants ayant une forte peur des chiens). Pour autant, il souligne également que cette méthode n'est pas « plus généralisable » qu'une autre en psychothérapie.

Cet article ainsi que les travaux qui suivirent et placèrent Levinson dans une position de paternité vis-à-vis de la Pet-Facilitated Psychotherapy (P.F.P), donnèrent des idées aux époux Corson qui, en 1975, rendirent compte de l'expérience qu'ils avaient mené dans un hôpital psychiatrique, à travers un article intitulé *Pet-facilitated psychotherapy in a hospital setting*⁷. Cette expérience est décrite comme une première dans le genre et les auteurs expliquent l'origine accidentelle de celle-ci : ayant décidé d'étudier les caractéristiques comportementales et psychophysiologiques des chiens pour proposer des modèles transposables à l'humain, ces psychiatres installèrent un espace « canin » au sein de l'hôpital. Alertés de la présence des chiens par des aboiements, certains patients demandèrent quand ils pourraient aller les voir et les caresser.

Inspirés de la thérapie par le réel (« reality therapy »), les auteurs décidèrent de proposer de tester la P.F.P. auprès de quelques patients n'ayant pas répondu aux autres formes de thérapie (la P.F.P. est ici adjonctive : les autres formes de thérapie sont maintenues pour les patients). La population de l'étude se composait de 50 patients qui étaient tous très repliés sur eux-mêmes, ne communiquaient pas, n'avaient que très peu d'estime de soi, et présentaient des troubles de dépendance infantile. 3 d'entre eux n'ont pas « répondu » favorablement à la P.F.P. (ils n'ont pas accepté leur animal). Pour les 47 autres, des améliorations ont été notées grâce au programme. Essentiellement, une augmentation de l'estime de soi et du sens de la responsabilité a été notée ; ainsi que le développement d'interactions sociales plus nombreuses entre, d'une part, le patient et le thérapeute, mais aussi entre le patient et les membres du personnel, ainsi qu'entre lui-même et les autres patients. Pour documenter le tournant positif qu'a représenté la P.F.P. dans l'évolution de l'état des patients participants, les auteurs se sont penchés plus particulièrement sur 5 cas ; mais ils n'en mentionnent que 4 dans l'article (sans en préciser la raison).

⁶ Levinson, B. M. (1962). "The dog as "co-therapist." " *Mental Hygiene* **46**: 59-65.

⁷ Corson, S. A., E. O. Corson, P. H. Gwynne and L. E. Arnold (1975). Pet-facilitated psychotherapy in a hospital setting. *Current Psychiatric Therapies*. J. H. Masserman. New York, Grune and Stratton: 277-286.

Ce « focus » sur quelques patients sera d'ailleurs reproché plus tard aux Corson : quid des 43 autres patients ? Quid de la généralisation ?

L'année de la publication de l'article des Corson, est initié au Lima State Hospital (Ohio) un programme d'utilisation thérapeutique de l'animal. David Lee propose un bilan de ce programme 8 ans après son commencement dans un article intitulé *Companion Animals in Institutions*⁸.

Le « Pet Program » (P.P.) débute donc en 1975, au Lima Hospital, une institution qui traite des criminels malades psychiatriques. Encore une fois, l'initiation du programme est accidentelle : des patients décident de prendre soin d'un oiseau blessé et le recueillent dans l'établissement. Cette situation a créé quelque chose d'important, que l'institution ne veut pas occulter : fait rare, les patients témoignent d'un intérêt pour quelque chose.

Après, une période d'essai de 90 jours, et quelques évolutions, le programme perdure. Il fait valoir ses effets auprès des patients dépressifs ou en rupture de communication. Ce programme insère dans la situation de soin la présence d'un animal qui ne semble pas se préoccuper du passé des patients/détenus, et qui entraîne des formes de rupture dans la routine de l'institution. Présence non jugeante donc, et quasi permanente : les petits animaux (rongeurs, oiseaux typiquement) ont été préférés au plus traditionnel chien car ils sont adaptés à la taille réduite des chambres/cellules. Ainsi, ils sont aux côtés des patients en continu, même lorsque les soignants ne sont pas là.

Avec le souci de documenter les effets du programme par rapport au traitement « classique » des patients, l'institution initia une période « comparative » d'un an, durant laquelle furent enregistrés parallèlement les évolutions des patients « avec animal » et de ceux « sans animal. » On observe ainsi chez les propriétaires d'animaux, une baisse des besoins médicamenteux et une diminution des incidents violents. De la même façon, alors qu'on dénombre 8 tentatives de suicide chez les patients sans animal, aucune n'est comptabilisée chez les autres.

Lee présente également tout un nombre de recommandations à qui voudrait initier un programme inspiré de celui mis en place au Lima Hospital. Parmi celles-ci, deux retiendront particulièrement notre attention : la première concerne la nécessité d'impliquer les patients dans la construction du programme (notamment au niveau du choix des animaux) ; la seconde est en lien avec le besoin d'évaluer régulièrement les effets du programme pour chacun des patients (c'est-à-dire : ne pas considérer le programme et ses effets comme un ensemble homogène, mais comme une initiative pouvant être bénéfiques à certains patients et pas à d'autres.)

I.A.2 : Deux éléments moteurs : la contingence et l'inclinaison envers les animaux

Après avoir exploré ces trois études, nous avons décidé de retenir certains de leurs points communs et de leurs différences (plus que d'autres largement repris par ailleurs) ; ceux qui nous semblent témoigner d'un certain intérêt au regard de l'histoire sur le long terme de l'I.A.T.E. Parce qu'ils n'ont été que très peu ou très tardivement relevés par les chercheurs qui se sont penchés dessus, ces points communs et différences peuvent contribuer à apporter un éclairage nouveau sur l'utilisation thérapeutique de l'animal.

Le lecteur n'aura sans doute pas manqué de repérer le premier des points communs : on place à l'origine de l'implication thérapeutique de l'animal le facteur « hasard. » Parents arrivés en avance au rendez-vous du docteur Levinson, chiens un peu trop bruyants dans l'hôpital

⁸ Lee, D. (1984). Companion Animals in Institutions. *Dynamic Relationships in Practice : Animals in the Helping Professions*. P. Arkow. Alamdea, CA, Latham Foundation: 229- 236.

psychiatrique des Corson et oiseaux blessés recueillis par les patients de Lee. Ces événements sont tous marqués par une certaine contingence. Où se situe cette contingence précisément ? Dans la présence de l'animal « là où il ne devrait pas » ? Peut être mais pourtant les Corsons avaient « invité » ces chiens à servir de modèle expérimental ; Les oiseaux blessés du Lima State Hospital n'avaient pas frappé à la porte de l'institution pour qu'on les soigne, pas plus que Jingles, le chien de Levinson n'était pas à sa place dans le cabinet de son maître avant qu'il ne reçoive ses patients. Peut-être en effet que ces animaux étaient « hors cadre » mais ce n'était pas de leur fait. Ce sont bien des humains qui les ont mis en situation d'être potentiellement « hors cadre. » Dès lors, qu'est ce qui a fait que ce potentiel « hors cadre » a pu se transformer en expérience thérapeutique, pour précisément devenir un cadre à part entière ? Dans les trois récits dont il est question ici, on ne peut pas faire abstraction du fait que ce sont les patients eux-mêmes qui ont témoigné d'un intérêt vis-à-vis de cet animal. Ce n'est pas tant la présence de l'animal qui est contingente que l'effet qu'elle produit. Qu'on le nomme « envie », « réaction positive » ou « intérêt » face à un animal, voilà de l'inattendu. Les patients répondent positivement à un « hors cadre » qui n'était pas fondamentalement thérapeutique et, ce faisant, ils accomplissent un acte performatif : pour ce type de patients, dans ces configurations de soin, « réagir », « s'intéresser à », « s'exprimer » c'est déjà thérapeutique en soi. Le « hors cadre » devient alors un cadre thérapeutique qui fait sens, à la fois pour les patients et pour les soignants.

Une « envie » suscitée par la présence de l'animal et dont l'expression devient thérapeutique : voici donc le second point commun de ces trois expériences fondatrices. Un constat qui a plusieurs implications.

La première étant que ce « hors cadre » n'aurait sans doute pas pu exister, et encore moins être transformé, si les thérapeutes n'avaient pas eu eux-mêmes un certain intérêt vis-à-vis de l'animal. Que ce soit un intérêt « ordinaire » (Levinson et son chien « compagnon »), un intérêt « scientifique » (le modèle canin pour les Corson), ou bien un intérêt « moral » (les oiseaux soignés au sein de l'institution de Lee). Ce sont ces types d'intérêts qui ont permis aux animaux d'être « là où il ne fallait pas » à un moment donné. De la même façon, on peut faire l'hypothèse que ces thérapeutes n'auraient pas choisi de pérenniser, ni peut-être même d'enregistrer les résultats de ces pratiques incluant les animaux, s'ils avaient eu « une sainte horreur des bêtes. » Dire que les thérapeutes ont eu une certaine inclinaison positive pour l'animal et que c'est cette inclinaison qui a, en partie, expliqué les résultats positifs des programmes, fait partie des éléments repris dans les revues de littérature critiques vis-à-vis des expériences fondatrices des I.A.T.E. C'est souvent sous le signe de l'aveuglement épistémologique que cette donnée a été traitée (« les thérapeutes ne voient que ce qu'ils

Encadré 5: Quelles animaux pour l'I.A.T.E ?

Les animaux n'ont pas tous les mêmes vertus ou les mêmes potentiels thérapeutiques. En fonction des lieux de l'interaction, de l'espace disponible, des caractéristiques de la population à traiter, des maux qu'il s'agit de soigner, l'I.A.T.E. s'appuiera sur l'intervention d'un chien, d'un oiseau dans une cage, d'un cheval... Quantitativement, on repère une hiérarchie des espèces.

Dans l'ordre d'importance, selon le nombre de références qui traitent de la question de l'espèce animale engagée dans une I.A.T.E., on trouve les chiens (153 références), les chats (45), les équidés (44), les dauphins (41), les oiseaux (15), puis de façon plus anecdotique les poissons, les serpents et les autres animaux (les rongeurs, les crapauds, les tortues, les animaux de ferme, les animaux sauvages...). Il faut aussi noter que notre mode de classement comprend une catégorie générale, celle des animaux de compagnie (« pet » en anglais) lorsque l'espèce n'est pas forcément précisée mais que la référence fait état d'un travail mené avec des animaux familiers, domestiques. Cette catégorie est de loin la plus importante avec 240 références. Finalement, ce classement reflète une relation préexistante entre l'homme et certains animaux. Les animaux inscrits dans une interaction avec l'homme sont généralement ceux qui ont une histoire avec lui : le chien et le cheval plus que le poisson, par exemple.

veulent voir = que l'animal est bénéfique ») ; ces critiques ayant elles-mêmes une vision un peu sélective : sans cette inclinaison des thérapeutes pour les animaux, ces expériences n'auraient vraisemblablement pas existé.

La seconde implication concerne toujours l'inclinaison envers les animaux ; mais du côté des patients cette fois. Si l'on dit encore une fois que la vertu thérapeutique du contact avec l'animal a résidé essentiellement dans le fait que les patients aient exprimé spontanément une envie, un intérêt, une réponse positive face à ce contact ; et si l'on reformule en expliquant que c'est parce que le patient a volontairement fait un pas vers cet animal dont la présence était contingente, que les résultats sont décrits comme « bénéfiques », on est légitimement en droit de penser que l'inclinaison personnelle des patients vis-à-vis des animaux a du être une piste explorée à maintes et maintes reprises dans la littérature traitant de l'I.A.T.E.

Et pourtant...

Nous le verrons plus en détail par la suite, mais, étrangement, cette question qui pourrait être résumée par « est ce que le fait de vouloir être en contact avec l'animal produit des effets thérapeutiques ? », n'apparaît que très peu et surtout très tardivement dans la recherche sur le sujet. Alors même qu'elle était présente dans les textes fondateurs, elle devient assez rapidement une question annexe, voire superflue.

I.A.3 : Une généralisation qui fait passer l'inclinaison en mode mineur

De notre point de vue, cette donnée est centrale pour comprendre comment se construit le champ de recherche que nous étudions. Nous pourrions expliquer cette disparition progressive en revenant au contenu des trois textes fondateurs. Jusque là, nous nous étions attachés à décrire leurs points communs, il est temps d'évoquer leurs différences.

Passant de l'expérience de Levinson à celle des Corson, et plus encore à celle de Lee, on ne peut que noter un changement d'échelle : du cabinet d'un psychothérapeute, l'utilisation thérapeutique de l'animal se voit transposée entre les murs d'une institution de soins. De l'expérience ne concernant qu'un seul patient, on commence à parler de « programmes institués ». Ce changement d'échelle dans les pratiques thérapeutiques incluant l'animal traduit des conceptions et des pratiques du soin sans doute très différentes. Là où Levinson évoquait l'animal comme une méthode psychothérapeutique n'étant pas systématisable, devant s'adapter aux besoins, aux envies des patients, les expériences en institutions passent forcément par une « mise en programme ». Cette mise en programme est sans doute en lien avec le fait que les thérapeutes en institutions ont des comptes à rendre : comptes financiers et comptes scientifiques (les deux étant bien évidemment reliés). Pour que l'institution accepte d'initier et de pérenniser un programme de thérapie « alternative », il faut que les personnes qui le défendent trouvent le bon ratio entre l'argumentaire scientifique et l'argumentaire financier : il y a nécessité de raisonner en terme de coûts et de bénéfices. Les bénéfices devant concerner le plus grand nombre de patients possibles et être documentés de manière scientifique ; c'est-à-dire qu'ils doivent être « évalués », voire « prouvés. »

Dès lors, le contexte de mise en place d'un tel programme devient celui d'une défense, d'une promotion active, au sein de laquelle la notion de « généralisation des résultats » est centrale et prend la priorité sur toutes les autres. On comprend ainsi que la question de l'expression d'une volonté de la part des patients vis-à-vis de la présence animale est reléguée à un rang très lointain : il s'agit avant tout pour les promoteurs du programme de le traduire en termes « entendables » à la fois pour l'institution, et pour la communauté scientifique qui sera chargée de valider ou non ses résultats.

Etant donné que l'immense majorité des expériences d'I.A.T.E. que nous avons pu référencer a pris place dans des contextes institutionnels (hôpitaux, hôpitaux psychiatriques, centres d'accueil, maisons de retraite, centres de détentions etc... voir Encadré 6), on comprend aisément que la question de la « généralisation des résultats » va se trouver au centre de la recherche qui fera suite aux travaux pionniers des années 1960 et 1970.

C'est précisément ce dont va traiter la prochaine partie.

Encadré 6: Une affaire d'institutions

Les espaces de l'I.A.T.E. se divisent en plusieurs catégories : les espaces de soins, les espaces éducatifs ou rééducatifs, le plein-air (fermes pédagogiques), la maison et l'hébergement. Les espaces de soins et les espaces éducatifs et, même plus qu'eux, les espaces rééducatifs dominent très nettement l'ensemble des publications : 65 références pour l'hôpital, 62 pour les institutions de personnes âgées, 48 pour les autres établissements de soins et une quarantaine pour les espaces rééducatifs. Les travaux qui sont relatés dans ce cadre concernent les effets plutôt d'ordre psychiatrique ou psychologique et, à un autre niveau, social. L'AAT est le principal sujet des travaux situés en établissements de soins référencés depuis 2000, abordé par des auteurs comme Brousseau, Bigatello ou Heimlich.

L'introduction de l'animal en institution peut jouer un rôle à plusieurs niveaux : aider au développement, catalyser les paroles, palier une solitude, aider au retour de certaines capacités cognitives, capter l'attention, susciter l'intention, réduire l'anxiété... Ainsi, l'activité avec l'animal permet de travailler sur la question de l'« être avec les autres » en convoquant l'attention, la parole et l'apprentissage. Finalement, ce qui est le plus majoritairement mis en jeu, c'est une action sur les troubles du développement qu'il soit social, cognitif ou émotionnel.

I.B : Une (re)mise en question scientifique : la construction de l'animal comme variable détachée.

Pour comprendre un peu mieux les enjeux des travaux sur les I.A.T.E. publiés entre la fin des années 1970 et le milieu des années 1980, il semble important de décrire le contexte scientifique dans lequel ils vont prendre corps.

I.B.1 : Développement et mise en réseau des H.A.B. Researches

Linda Hines, dans son article *Historical Perspectives on the Human-Animal Bond*⁹, nous fournit des informations très utiles à ce propos. Elle y décrit comment le champ des Human-Animal Bond Researches (littéralement « l'étude du lien humain/animal » - Abrégé par H.A.B.) s'est construit et s'est développé dans le monde occidental (majoritairement anglophone, mais pas seulement.) Les recherches autour du H.A.B. incluent entre autres la question de l'utilisation thérapeutique de l'animal, mais la dépassent volontiers. La nature même du sujet implique une approche pluridisciplinaire ; c'est sans doute pour cette raison que Linda Hines parle plus facilement d'un « mouvement » des H.A.B. Mouvement qui fédère autour de lui aussi bien des chercheurs, des associatifs, et des industriels. Ces acteurs se trouvent impliqués, à différents degrés, dans des associations, organisations non

⁹ Hines, L. M. (2003). "Historical Perspectives on the Human-Animal Bond." *American Behavioral Scientist* 47 (1): 7-15.

gouvernementales, centres de recherches universitaires. Toutes ces entités, qui ont une grande influence sur les directions prises par la recherche sur les liens humain/animal, sont nées, pour le plupart, entre le milieu des années 1970 et le début des années 1980. Linda Hines propose un rapide panorama de l'historique de leurs créations à cette époque :

“In the 1970s and early 1980s, the first organizations and centers devoted to the HAB were founded and flourished in at least five countries. For example:

1974 : Joint Advisory Committee on Pets in Society (JACOPIS, United Kingdom)

1976 : Association Française d'Information et de Recherche sur l'Animal de Compagnie (France), www.afirac.org

1977: Institute for Interdisciplinary Research on the Human-Pet Relationship (Austria), www.iemt.at

1977: Center on Interaction of Animals and Society (University of Pennsylvania, USA), www.vet.upenn.edu/cias

1977: Delta Foundation that in 1981 became Delta Society (USA), www.deltasociety.org

1979: Group for the Study of Human-Companion Animal Bond that in 1982 became Society for Companion Animal Studies (United Kingdom), www.scas.org.uk

1980: Joint Advisory Committee on Pets in Society (JACOPIS, Australia)

1981: AVMA Task Force on the Human-Animal Bond (USA), www.avma.org

1981: Animal Medical Center Institute for the Human-Companion Animal Bond (New York City-USA)

1981: Center to Study Human-Animal Relationships and Environments (CENSHARE, University of Minnesota-USA), www.censhare.umn.edu

1982: Center for Applied Ethology and Human-Animal Interactions which in 1997 became Center for the Human-Animal Bond (Purdue University-Indiana, USA), www.vet.psu.edu

Since those early years, many other HAB organizations have appeared university centers, committees within veterinary organizations, community organizations, and the first International Association of Human-Animal Interaction Organizations (www.iahao.org) with member organizations now from 22 countries¹⁰.

Il est intéressant de prendre en compte cette profusion d'organisations naissantes comme un élément essentiel du contexte scientifique de l'époque. Sous l'impulsion de ces acteurs, tous mis en réseau, vont être montées les premières conférences sur les H.A.B. Ces conférences vont être l'occasion de rassembler professionnels et chercheurs autour du lien humain/animal ; ainsi, les expériences thérapeutiques incluant l'animal se retrouvent compilées, et discutées dans ces conférences, et dans les actes publiés par la suite. Parmi ceux-ci, trois sont à retenir comme centraux : *Interrelations Between People and Pets*¹¹ de Fogle (1981), *New Perspectives on Our Lives With Companion Animals*¹² de Katcher & Beck (1983) et *The Pet Connection : Its Influence on Our Health and Quality of Life*¹³ de Anderson, Hart & Hart (1984).

Se rencontrent au sein de ces ouvrages, des études, expériences, théories qui jusque là étaient quelque peu isolées. Notamment, on note l'arrivée de nouveaux auteurs qui profitent de ces moments de totalisation du savoir pour se démarquer des travaux fondateurs sur l'I.A.T.E., de présenter leurs propres études et de faire valoir leurs approches ; approches se situant à la fois dans la continuité et dans la rupture de ce qui avait été jusque là produit. « Continuité » dans

¹⁰ **Hines** (2003). Op. Cit. p 8.

¹¹ **Fogel, B.** (1981). *Interactions between people and pets*. Springfield, IL, Charles C. Thomas.

¹² **Katcher, A. H. and A. M. Beck** (1983). *New perspectives on our lives with companion animals*. Philadelphia.

¹³ **Anderson, R. K., B. L. Hart and L. A. Hart** (1984). *The Pet Connection: Its Influence on our Health and Quality of Life*. Minneapolis, MN.

la mesure où ils proposent de s'attaquer à l'épineux problème de la généralisation des résultats. Cette généralisation reste pour ces nouveaux auteurs l'objectif ultime à atteindre. Et pour ce faire, ils n'hésitent pas à se placer dans une position de « rupture » vis-à-vis des expériences pionnières : ils proposent de rompre avec les méthodes utilisées jusque là et d'imposer les leurs comme unique étalon de mesure des effets de la présence animale sur la santé humaine.

Nous allons nous intéresser à certains de ces auteurs, à travers une sélection d'articles publiés entre 1980 et 1986. Les travaux de Aaron Katcher (psychiatre/psychologue), Alan Beck (éthologue/écologue) et Erika Friedmann (biogiste) retiendront particulièrement notre intention, en tant qu'ils initient une nouvelle approche de l'étude de l'I.A.T.E. qui connaîtra de nombreuses suites.

I.B.2 : Du psycho au physio : l'introduction de la *potentialité thérapeutique*

En 1980 est publié *Animal Companions and one-year survival of patients after discharge from a coronary care unit*¹⁴ par Friedmann, Katcher, Lynch et Thomas. Partant du constat que la densité des relations sociales et de la présence d'un entourage proche avait une influence sur la durée de la vie humaine, les auteurs se proposent d'étudier le lien entre taux de survie chez des personnes ayant eu affaire à une maladie cardio-vasculaire et la possession d'animaux de compagnie. Une enquête statistique est donc lancée auprès d'un échantillon de personnes souffrant d'une infection cardiaque : les participants ont passé un examen médical et des questionnaires destinés à déterminer leur condition physique et leur environnement social (et en particulier, s'ils possédaient des animaux de compagnie.) Un an après ces tests, les participants ont été contactés : 14 d'entre eux étaient décédés¹⁵. Parmi ceux-ci, 11 ne possédaient pas d'animal. Chez les personnes toujours en vie, 50 possédaient un animal ; contre 28 qui n'en avaient pas. L'analyse statistique multi variée montrera un lien significatif entre la possession d'un animal de compagnie et le taux de survie. De plus, d'après les auteurs, ce n'est pas uniquement la possession d'un animal en tant que substitut à la compagnie humaine qui rend ce lien significatif : les personnes chez qui ce lien a été remarqué ne sont pas forcément des personnes isolées socialement. Ce lien reste, pour les auteurs, encore inexpliqué : il y a méconnaissance des mécanismes qui régissent les relations entre les humains et leurs animaux de compagnie.

Quelques pistes sont tout de même ébauchées : le mode de vie « réglé » qu'implique le fait de partager sa vie avec un animal par exemple ; ou encore le caractère non ambiguë des sentiments exprimés par l'animal comme une source de confort émotionnel pour l'humain ; on pointe également les possibles effets physiologiques du contact avec l'animal¹⁶ ; de la même façon, l'animal peut être source de relaxation¹⁷.

C'est précisément certaines de ces pistes qui seront explorées dans une seconde étude menée par quasiment la même équipe de recherche. Dans un article de 1983, Friedmann et al. s'intéressent au lien entre animal de compagnie et pression sanguine¹⁸. L'équipe a mesuré la pression sanguine et le rythme cardiaque de 38 enfants dans diverses situations : repos, discussions, lecture ; avec et sans la présence d'un chien inconnu. Les données physiologiques enregistrées et analysées statistiquement montrent des réductions de la

¹⁴ Friedmann, E., A. H. Katcher, J. J. Lynch and S. A. Thomas (1980). "Animal Companions and one-year survival of patients after discharge from a coronary care unit." *Public Health Reports* **95**(4): 307-312.

¹⁵ Ces décès ont été étudiés à travers différents rapports médicaux.

¹⁶ L'effet de la caresse notamment – effet qui, à l'époque, n'avait pas encore été étudié.

¹⁷ En tant que focalisateur de l'observation ou en ce que sa compagnie n'implique pas nécessairement l'usage de la parole.

¹⁸ Friedmann, E., A. H. Katcher, S. A. Thomas, J. J. Lynch and P. R. Messent (1983). "Social interaction and blood pressure: Influence of animal companions." *Journal of Nervous and Mental Disease* **171**(8): 461-465.

pression sanguine dans les conditions « lecture » et « repos » avec la présence de l'animal. Les auteurs notent que cette présence a un effet réducteur plus fort quand le chien est présent au début de l'expérience que lorsqu'il est introduit au milieu de celle-ci. De ces données, ils concluent que la présence de l'animal pourrait constituer un bon outil dans le cadre de la psychothérapie à destination des enfants. Faisant ainsi écho à ce que Levinson avait écrit 20 ans plus tôt.

Encadré 7: Les populations mises en jeu

La question des populations mises en jeu dans l'I.A.T.E. peut être envisagée du point de vue des « classes d'âge » : l'enfant, l'adolescent, l'adulte, le senior, c'est-à-dire la personne âgée, en institution ou non. Si d'autres caractéristiques existent (être une femme ou un étudiant, par exemple) elles sont plus anecdotiques (en quantité de références concernées).

Du côté de l'âge il existe une forte bipolarité entre deux classes extrêmes :

-l'enfant (184 références concernées).

-le senior (145 références).

Si la question de l'I.A.T.E. intéresse plus particulièrement des bénéficiaires opposés en âges, c'est que d'autres caractéristiques les rapprochent par ailleurs. Ce sont des populations fragiles, mais aussi des populations le plus souvent (dans le cadre de nos recherches) en institutions. Les enfants et les seniors dont il est question ici, évoluent le plus souvent et presque unanimement dans des institutions : maisons de retraites, instituts psychiatriques, et plus rarement écoles. Ces cadres physiques permettent d'ailleurs de mesurer les réactions liées à la mise en place de certains programmes de soins, d'éducation (ou de rééducation) tels qu'ils peuvent être véhiculés par une I.A.T.E. Ce n'est donc pas un hasard si l'on retrouve ces espaces comme des caractéristiques récurrentes ayant trait à la mise en place de ces interactions.

On le voit, à travers cette approche du lien humain/animal par la mesure des effets physiologiques qu'il peut avoir, on rentre de plein pied dans une autre manière de poser les termes de l'usage thérapeutique de l'animal : on passe de « l'animal est thérapeutique. » (affirmation des fondateurs) à « l'animal peut-il être thérapeutique ? » Cette manière d'insister sur la *potentialité* de l'effet thérapeutique de l'animal revient à redéfinir ce dernier en tant que « variable. » Au temps des fondateurs, il s'agissait de documenter des pratiques dans lesquelles l'animal comme contingence était, de fait, un élément thérapeutique. Les nouvelles approches qui se donnent à voir au début des années 1980 reviennent sur ces travaux premiers et prennent de la distance à la fois par rapport à leurs résultats, mais également par rapport à la manière de les obtenir. Le changement qui se produit avec l'arrivée de ces nouvelles approches qui, parce qu'elles s'inscrivent dans une volonté de généralisation et de reproduction des résultats, utilisent des méthodes de récoltes et de traitement essentiellement statistiques, c'est que l'animal se transforme en « variable potentiellement explicative ».

Variable parmi d'autres, qu'il s'agit souvent de rendre anonyme (de nombreux protocoles de recherches insisteront sur le fait que l'animal et les patients ne doivent pas se connaître) pour mieux la mettre à l'épreuve de différentes configurations.

On comprend donc qu'il y a, à cette époque, un double travail de *(re)mise en question scientifique* :

1 – La remise en question : une prise de distance vis-à-vis des pratiques précédemment documentées : « l'animal a-t-il réellement été thérapeutique ? »

2 – La mise en question : l'énoncé d'une formulation prospective : « l'animal peut-il être thérapeutique ? »

De nombreuses illustrations de ce processus de (re)mise en question sont visibles dans les revues de littérature critiques produites au milieu des années 1980. Les écrits de Beck & Katcher sont, à cet égard, exemplaires.

I.B.3 : Une critique prospective

Dans *A New Look at Pet-Facilitated Therapy*¹⁹, Beck & Katcher, à la suite de plusieurs conférences internationales mettant en avant les bénéfices des relations humain/animal à but thérapeutique, se sont attelés à une revue de la littérature sur laquelle se sont appuyées ces conférences. Rappelons ici que Beck & Katcher ont eux même pris une part dans ces conférences, en y apportant leurs contributions en tant que chercheurs, et même en organisant l'une d'elles²⁰.

Ainsi, après avoir noté la maigreur de la production écrite sur le sujet, Beck & Katcher divisent celle-ci en deux catégories : une littérature descriptive et génératrice d'hypothèses et une littérature expérimentale (avec une hypothèse à tester et un modèle de recherche défini).

Ils notent que la première catégorie est la plus représentée. Beck & Katcher rappellent notamment que les travaux inspirateurs de Levinson, et des Corsons s'appuient sur des observations assez simples, non issues de protocoles expérimentaux. Beck & Katcher insistent sur le caractère très « peu concluant » de ces travaux et ne manquent pas de noter le peu de données sur lesquelles s'appuient les résultats, ni de lister les variables « non animales » qui auraient aussi bien pu les expliquer.

Concernant les quelques études expérimentales qu'ils ont récolté, les auteurs retiennent leurs conclusions plutôt mitigées : la variable « animal » ne produit soit aucun effet thérapeutique, soit un effet très faible. Ces effets sont en tout cas loin de l'aspect spectaculaire des bénéfices décrits dans les études de cas. Les seules études qui semblent retenir l'attention des auteurs sont celles de Hendy²¹ et de Beck, Seraydarian & Hunter²² (sic), qui n'est pas encore parue au moment de la rédaction de l'article de Beck & Katcher²³.

La suite de la revue de littérature a pour objet les relations entre possession d'animaux de compagnie et santé humaine ; les auteurs justifient ce détour en expliquant que ce type d'écrits a souvent servi de justification à la mise en place de programmes de Pet-Therapy. Beck & Katcher mettent ici en avant le faible lien entre état de santé et possession d'animaux : les études présentées issues d'enquêtes par questionnaires semblent montrer que l'animal est une variable non significative pour expliquer un état de santé positif.

De la même façon, les études sur le long terme semblent elles aussi devoir être discréditées : manque de comparaison avec d'autres variables et résultats statistiques mal interprétés sont pointés du doigt. Les auteurs ne retiennent que les effets du contact animalier sur la réduction de la pression sanguine ; notamment ceux documentés par Friedmann, Katcher (sic), Thomas, Lynch & Messent²⁴, qui leur semblent avérés.

Bref, au moment où ils écrivent, Beck & Katcher considèrent qu'il n'y a pas de preuves valables scientifiquement que le contact avec l'animal puisse être qualifié de « thérapeutique. »

On sent à la lecture de cet article que Beck & Katcher s'inscrivent complètement dans le processus de (re)mise en question : ils font un « pas de côté » par rapport aux études

¹⁹ Beck, A. M. and A. H. Katcher (1984). "A new look at pet-facilitated therapy." *J Am Vet Med Assoc* **184**(4): 414-21.

²⁰ Conférence dont les actes sont publiés dans Katcher, A. H. and A. M. Beck (1983). *New perspectives on our lives with companion animals*. Philadelphia.

²¹ Hendy, H. M. (1984). Effects of pets on the sociability and health activities of nursing home residents. *The Pet Connection*. R. K. Anderson and e. al. Minneapolis, University of Minnesota Press.

²² Beck, A. M., L. Seraydarian and G. F. Hunter (1986). "Use of animals in the rehabilitation of psychiatric inpatients." *Psychological Reports* **58**(1): 63-66.

²³ N.B. : la référence est effectivement (donnée vérifiée) postérieure à la date de parution de l'article de Beck & Katcher (1984) ; ce qui implique que Beck livre ici en primeur les résultats d'un travail peut être inachevé.

²⁴ Friedmann, E., A. H. Katcher, S. A. Thomas, J. J. Lynch and P. R. Messent (1983). "Social interaction and blood pressure: Influence of animal companions." *Journal of Nervous and Mental Disease* **171**(8): 461-465.

précédentes et tentent de trier le vrai du faux dans ce que « l'animal a réellement produit. » En mettant en doute la réalité thérapeutique de ces résultats, ils transforment l'affirmation « l'animal a été thérapeutique » en « l'animal a pu être thérapeutique ou ne pas l'être. » L'introduction de la potentialité est donc utile à deux titres pour le travail de (re)mise en question : elle permet dans un seul mouvement de décrédibiliser légitimement les recherches antérieures et d'ouvrir tout un univers de recherches à venir.

Univers au sein duquel Beck & Katcher se réservent une place, comme nous avons pu le lire plus haut. Il s'agit ici de constituer un statut d'expert des I.A.T.E., avec des méthodes, des objets et des questions standardisés. Et surtout, produisant une science détachée des pratiques de terrain. « Détachée » au moins à deux niveaux : il s'agit d'une part de produire une science qui n'est plus influencée par un quelconque enthousiasme vis-à-vis des résultats visibles de l'utilisation thérapeutique de l'animal ; et encore moins par un enthousiasme pour les animaux en général. D'autre part, il est question de produire une science qui, elle, doit avoir une influence directe sur les pratiques de terrain, pour les informer (au deux sens du terme).

C'est donc à la constitution d'un champ scientifique autonome autour des I.A.T.E. qu'appellent Beck & Katcher. Cette volonté se comprend au regard des contextes socio-économiques et sociétaux dans lequel celui-ci se développe.

I.B.4 : Extraire la recherche des enjeux économiques et médiatiques.

Encadré 8: Une pratique sans risques ?

Argument récurrent des approches critiques, le manque de données concernant les risques de l'I.A.T.E. est une réalité. Pour autant, quand ces risques sont évoquées c'est plus souvent sous l'aspect de la potentialité que comme une réalité documentée empiriquement.

Parmi les revues de littérature que nous avons plus précisément étudiées, on remarque une quasi absence de données sur la question des risques encourus lors d'une I.A.T.E. Quelques revues de littérature font état des risques potentiels liés à cette interaction, mais aucune ne rend compte d'un travail de récolte quant à la teneur, l'ampleur et l'apparition de ces risques. Ainsi, si les risques semblent bien identifiés (zoonoses principalement, et questions de sécurité) ailleurs, on notera qu'ils sont tout de même plus pensés et inventoriés qu'ils ne sont réellement documentés. Il semble néanmoins exister une conviction quasiment unanimement partagée : en termes d'avantages/coûts, l'I.A.T.E. apporte beaucoup plus qu'elle ne fait courir de risques.

Revenant sur les travaux initiateurs des années 1960-70, Beck & Katcher expliquent que l'enthousiasme qui a porté certaines personnes à faire rentrer en contact des animaux et des personnes malades, est facteur de « mauvaise science. » Nous avons vu plus haut que, pour eux, les résultats positifs ne sont pas à proprement parler thérapeutiques. Et Beck va même un peu plus loin dans un article de 1985 (*The Therapeutic Use of Animals*²⁵). Après avoir listé les quelques effets proprement thérapeutiques de l'utilisation des animaux, il souligne que ces résultats n'ont pas été le produit de protocoles scientifiquement validés et que les problèmes, carences et résultats négatifs ont été quelque peu passés sous silence. De la même manière que la question des risques potentiels de ce type de pratique n'a pas été prise en compte (voir Encadré 8) ; tels sont les effets, selon Beck, de l'inclinaison positive des premiers auteurs

envers les animaux.

Et il est certain que si enthousiasme il y a eu chez les initiateurs des premières expériences d'I.A.T.E., il a été relayé de manière importante par les médias de l'époque. Comme le rappelle Linda Hines :

²⁵ Beck, A. M. (1985). "The therapeutic use of animals." *Vet Clin North Am Small Anim Pract* **15**(2): 365-75.

“Early studies did not remain buried in journals and books read only by other researchers. Hundreds of millions of people were reached through well-planned media campaigns associated with scholarly presentations at international conferences held in Vienna (1983), Philadelphia (1983), Boston (1986), Monaco (1989), and with regional and national symposia and conferences. The media took an interest in this area and introduced the findings to a wide audience in popular national magazines and a myriad of national and local newspapers.²⁶”

Un engouement populaire pour les relations humain/animal, et plus particulièrement pour les I.A.T.E. que Beck (1985) explique à travers plusieurs éléments d'ordre sociologique. Le premier étant que la Pet-Facilitated Therapy (P.F.T.) donne un sens altruiste à la possession d'un animal, souvent perçue comme étant un comportement centré sur soi-même. Ainsi, et par extension, la P.F.T. est une concrétisation de l'idée que « les animaux sont bons/bénéfiques. » Concrétisation facilement documentable car les effets de la P.F.T. sont visibles assez rapidement et peuvent être filmés facilement.

Les résultats « spectaculaires » des premières expériences de P.F.T., ou décrits comme tels, suscitent un enthousiasme conjoint de la part de leurs initiateurs et des médias ; les uns entretenant l'enthousiasme des autres. Voilà typiquement l'exemple de ce dont il faut se méfier, précisent Beck & Katcher (1984 - Puis repris par Beck en 1985.) Une collusion autour de la promotion d'une image positive de l'animal de compagnie qui dépasse le simple cercle médiatique : il existe tout un réseau d'acteurs socio-économiques allant des sociétés de protections des animaux, à l'industrie de la nourriture pour animaux, en passant par les vétérinaires, tous intéressés (aux deux sens du terme) par ce travail de valorisation de l'animal.

Il est vrai que ce réseau représente une source de financement non négligeable pour la recherche sur le lien humain/animal et le risque de voir le travail scientifique « orienté » par des enjeux purement économiques, est grand selon Beck & Katcher. D'autant que les relations entre la recherche et ces enjeux économiques sont assez resserrées.

Concrètement comment se traduisent ces relations ? Concernant l'industrie de l'alimentation pour animaux, cela passe par la création d'organisations non gouvernementales dédiées à la promotion et à la recherche sur les animaux de compagnie : en France l'A.F.I.R.A.C., en Belgique Ethologia, aux Etats-Unis, The Delta Society et Waltham Foundation sont des exemples de ces organismes impulsés et financés par des sociétés de produits alimentaires pour animaux. Le géant international de l'agroalimentaire Mars, détenant entre autres les marques Frolic, Pedigree, Sheba, Cesar, KiteKat, Canigou et Whiskas, finance de nombreux organismes de ce type.

L'autre secteur dans lequel l'économique et le scientifique se trouvent en lien direct, c'est celui de la médecine vétérinaire. Linda Hines (2003) nous explique en effet que la promotion de l'étude des relations humain/animal a largement été portée par des vétérinaires ; cela s'est traduit par la création de centres universitaires dédiés aux H.A.B. au sein des départements de médecine vétérinaire : Center for the Interaction of Animals & Society de l'Université de Pennsylvanie, CENSHARE (Center to Study Human-Animal Relationships and Environments) à l'Université du Minnesota, Center for the Human-Animal Bond à l'Université de Purdue, dans l'Indiana... Voici quelques unes de ces structures de recherche universitaire. Si nous les citons dans le cadre économique, c'est que leur création a souvent été soutenue par un argumentaire financier lié à la nécessité de « trouver des nouveaux marchés » pour la recherche et la pratique de la médecine vétérinaire (Hines – 2003).

²⁶ **Hines** (2003) ; Op. Cit. p 12.

On comprend ainsi mieux l'avertissement lancé par Beck & Katcher (1984) aux vétérinaires praticiens de ne pas se laisser séduire trop facilement par l'aspect spectaculaire des premières expériences d'I.A.T.E. ; et surtout de ne pas se laisser séduire pour des « mauvaises raisons. »

“Veterinarians should be careful not to be enlisted in the overselling of pet therapy. They should obtain their information about the uses of pet therapy from articles in the veterinary and medical literature rather than from the popular media or newsletters designed to increase enthusiasm for the therapeutic value of pet animals.²⁷”

Ce que l'on comprend moins bien c'est comment, tout en tenant un tel discours, Beck, Katcher, Friedmann et d'autres peuvent occuper de hautes fonctions, soit dans les organisations non gouvernementales telles que The Delta Society, soit dans les centres universitaires dont il vient d'être question.

Cette position à première vue contradictoire, on peut l'expliquer malgré tout en réintroduisant la volonté, présente dans le discours de Beck & Katcher, de produire une science autonome. En effet, quelle meilleure preuve d'autonomie que d'être directement impliqué dans un mouvement et de ne pas dire ce qu'il veut entendre ? Il s'agit d'une nouvelle et ultime illustration du travail de détachement dont nous parlions plus haut.

Cette position « détachée » passe donc par un dénigrement de la systématicité des résultats positifs de l'I.A.T.E., et un appel récurrent à des recherches futures. Ces recherches devront, selon eux, s'attacher à éprouver la réalité thérapeutique de l'animal, à la fois dans des cadres à vocation thérapeutique (hôpitaux, institutions de soin etc...), mais également dans des contextes « neutres » (laboratoires, domiciles...). De plus, elles devront utiliser une méthodologie expérimentale conventionnelle et standardisée.

On peut constater qu'à travers ce programme de recherche, et tenant compte du contexte de son énonciation, il s'agit de continuer d'explorer la variable « animal » et de la faire sortir le plus possible des cadres physiques et cadres de pensée où l'animal est investi positivement. Cela se traduit, d'une part, par l'investigation de nouveaux terrains et la ré-exploration des anciens terrains. D'autre part, il s'agit d'appliquer des méthodes de mise à distance, d'isolement de la variable « animal », sur les anciens et les nouveaux terrains. Et enfin, affirmer un positionnement scientifique, lui aussi, à distance des positionnements propres aux milieux socio-économiques dans lesquels il est énoncé.

C'est à cette tâche que vont s'atteler la majorité des recherches qui vont suivre.

²⁷ Beck, A.M. & Katcher, A.H. (1984). Op. Cit. p 420.

II : Documenter signes et mécanismes (1985-2000)

Comme nous l'avions expliqué en introduction, nous allons ici changer d'échelle. En abordant la période 1985-2000, il s'agit de traiter de plusieurs centaines d'articles ; là où, dans la partie précédente, ils se comptaient encore en dizaines. Ainsi, tenter de rendre compte de cette masse de références, le plus fidèlement possible est une tâche compliquée. Tâche qui impose de passer par une certaine typification, qui permet d'avoir une vision globalisante de la structuration épistémologique de la recherche sur les I.A.T.E. Mais, qui en revanche, ne rend pas justice des nuances présentées dans chacune des études.

II.A : Les intentions de la recherche sur les I.A.T.E.

L'audience qu'ont eu les critiques formulées à l'époque par Beck & Katcher (et d'autres), a été considérable. Ils sont les auteurs les plus productifs dans le champ de l'I.A.T.E. et comptent parmi les plus cités. Les raisons de ce succès sont liées aux enjeux socio-économiques qui viennent d'être décrits et qui n'ont pas disparu une fois les critiques énoncées et entendues. Il ne s'agissait pas pour Beck & Katcher de mettre un coup d'arrêt à l'enthousiasme suscité par l'utilisation thérapeutique de l'animal, et de dire « qu'il n'y avait plus rien à en dire. » On le voit à travers le programme de recherche qu'ils formulent : il est question de canaliser et de redistribuer cet engouement, de l'ordonnancer. Car il semblerait « qu'il y ait encore quelque chose à en dire. »

Ainsi, les recherches vont se poursuivre et se multiplier, toutes marquées par le sceau de Beck & Katcher et de ceux qui les ont repris (Grossberg, McNicholas, Draper, Cutt, Banks & Banks). Elles vont se présenter sous des formes très standardisées.

Standardisation expérimentale d'une part puisque les études suivent plus ou moins le même protocole : énonciation d'hypothèses, de variables à étudier, périodes pré/post test, groupes contrôles, codage et analyse statistique des résultats. Que le but de l'article soit de présenter un programme de mise en place d'une activité thérapeutique incluant l'animal ou bien de rendre compte d'une étude sur l'influence physiologique de la présence de l'animal, cette méthodologie est constamment convoquée. À l'issue de la phase expérimentale à proprement parler, des données, préalablement codées, sont récoltées puis traitées statistiquement : le résultat de l'expérience étant attaché à la présence d'un lien statistique significatif entre deux variables ou plus. Présenter des résultats dans ces études revient donc à présenter des liens significatifs ou non.

Standardisation expérimentale donc, et standardisation formelle à travers la construction des articles, formatés à partir des modèles académiques en vigueur dans de nombreuses disciplines scientifiques : « objectifs » - « méthodes » - « résultats » - « discussion ». Très souvent, ces articles sont agrémentés d'une revue de la littérature.

Voici donc avec quelles contraintes vont être produites les recherches post 1985 et ce jusqu'au milieu des années 1990. Elles vont s'organiser autour de deux axes d'*intentions de recherche*. Par « intention de recherche » nous entendons « ce que le ou les auteurs veulent documenter le plus à travers leurs articles. » Ou, dit plus simplement, « ce qui compte le plus pour eux. »

Nous avons donc repéré deux axes d'intentions autour desquels s'articulent ces recherches : sur le premier axe, se trouvent un pôle « mesurer » et un pôle « décrire. » Sur le second, se trouvent les pôles « signes » et « mécanismes. »

II.A.1 : L'axe « mesurer/décrire »

Nous raisonnons en terme de « pôles » plutôt que de « types » car il apparaît que la grande majorité des recherches comprennent à la fois des intentions de mesurer et de décrire. Par

exemple, la présentation (« décrire ») d'un programme d'utilisation thérapeutique de l'animal en institution sera souvent accompagnée d'un protocole d'évaluation (« mesurer »). En revanche, c'est le ratio mesurer/décrire qui varie selon les études et qui permet de les distribuer le long d'un continuum entre deux pôles : certaines mettant l'accent plus sur la volonté de mesurer que sur celle de décrire, et inversement.

Le terme « pôle », qui met en jeu la notion d'« attraction », est également utile pour rendre compte de l'intérêt des auteurs d'un article soit pour la mesure, soit pour la description : par quel pôle l'auteur est-il le plus « attiré » ?

Le pôle « mesurer » est plus en lien avec des études plus « détachées », qui extraient l'animal du contexte thérapeutique. L'objet des études attirées par le pôle « mesurer » est l'interaction avec l'animal sans but thérapeutique explicitement défini. Il s'agit d'explorer les bénéfices potentiels de l'animal pour la santé humaine, dans des cadres qui ne sont pas thérapeutiques. Par exemple : les études statistiques présentant le lien entre visites chez le médecin et possession d'animal de compagnie.

L'objet des études attirées par le pôle « décrire » est l'interaction avec l'animal à but thérapeutique. Ces études prennent corps dans des contextes explicitement thérapeutiques, dans lesquels l'animal a un mandat thérapeutique. Par exemple : les études présentant des programmes d'introduction de l'animal en institutions.

Notons que quelque soit le pôle vers lequel les auteurs sont attirés, le recours à la quantification est un passage quasi obligé. Pour les études « attirées » par le pôle « mesurer », on comprend aisément la fonction de ce passage comme étape d'« administration de la preuve. » Mais les écrits plutôt orientés vers le pôle « décrire » n'échappent pas non plus à cette règle : généralement la quantification se donne à voir dans le cadre de l'évaluation d'un programme.

Dans les deux cas, la quantification est donc quasi systématique ; même si les études plutôt descriptives peuvent comprendre également des études de cas, leur fonction est bien souvent purement illustratives et leur présence n'est légitime que si la phase de quantification a été respectée.

II.A.2 : L'axe « signes/mécanismes. »

Ce qui vient d'être dit concernant l'avantage de la distribution en terme de polarités, s'applique également à ce second axe aux bouts duquel on trouve le pôle « signes²⁸ » et le pôle « mécanismes. » Il n'y a pas, dans la majorité des articles répertoriés, de séparation radicale entre ceux qui traitent des signes des bénéfices thérapeutiques de l'animal et ceux qui s'intéressent aux mécanismes qui les régissent. Les deux thèmes sont souvent présents dans les articles, mais à des doses très différentes.

²⁸ Nous utilisons le terme « signes » à dessein : plutôt que le terme « symptômes » désignant les manifestations « subjectives » d'une pathologie (exprimées par le patient), le terme « signes » désigne les manifestations « objectives » d'une pathologie telles qu'elles sont repérées et redéfinies par le thérapeute.

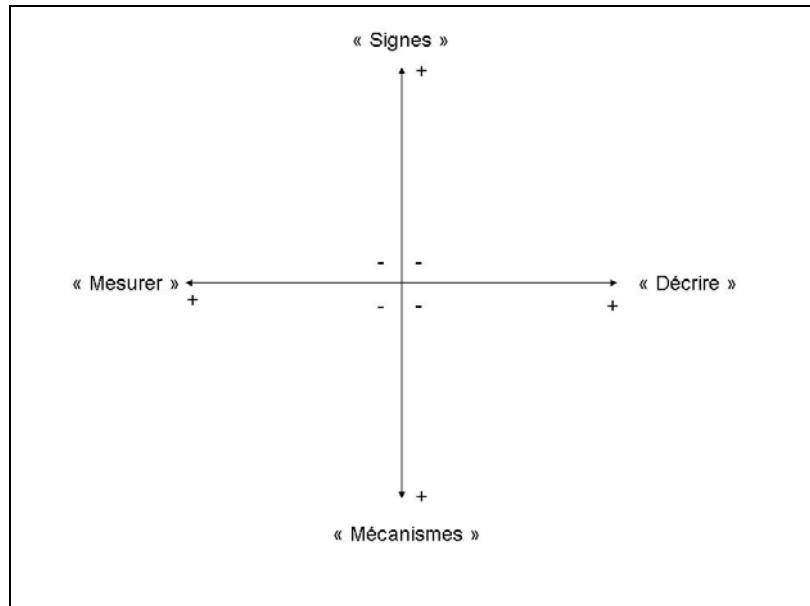


Figure 1 : les axes d'intentions de recherche

Le schéma ci-dessus représente les deux axes d'intentions de recherche. Les études sont distribuées selon les pôles par lesquelles elles sont « attirées » : il est possible de placer sur chacun des axes deux points indiquant à quels niveaux les études sont attirées par les pôles qui s'y trouvent. Les indications « + » et « - » servent à situer à quelle proportion les auteurs ont voulu se rapprocher de tel ou tel pôle.

Ainsi, pour chaque étude, quatre points seront placés : « mécanismes : + ou - » « signes : + ou - » « mesurer : + ou - » « décrire : + ou - ». En reliant ces points, on obtient une « empreinte », c'est-à-dire une représentation graphique des intentions de recherche des études.

Cette méthode n'a pas été appliquée pour chacune des références de notre corpus ; nous nous sommes appuyés sur la centaine de « références centrales » que nous avons explorées plus en profondeur. Nous n'avons pas codé chacune des références centrales pour placer les points ; ils le sont de manière intuitive au regard de notre connaissance de l'article. Nous pensons néanmoins que même si la méthode mériterait d'être appliquée à plus grande échelle, elle nous a permis de mettre à jour plusieurs *empreintes types*²⁹ représentatives selon nous de l'ensemble du champ de l'étude des I.A.T.E.

II.A.3 : Les 5 empreintes types :

- *l'empreinte du soin*

²⁹ La notion d' « empreinte sémantique » et sa représentation graphique sont empruntées à Florian Charvolin (2007) in **Charvolin, F.** (2007). "L'environnementalisation et ses empreintes sémantiques en France." Responsabilité & Environnement 46: 7-16.

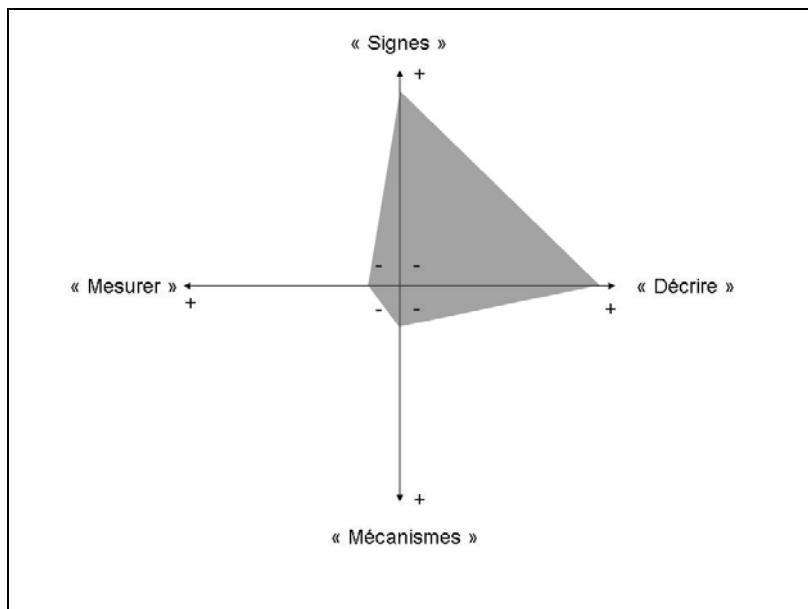


Figure 2 : l'empreinte du soin

Ce qui caractérise les études qui laissent cette empreinte c'est qu'elles s'articulent essentiellement autour des pôles « décrire » et « signes. » Ces études sont largement des comptes-rendus de programmes d'utilisation thérapeutique de l'animal dans des hôpitaux, maisons de retraite, institutions de soins diverses. Ils décrivent uniquement les bénéfices apportés par la présence des animaux, en se questionnant peu sur les mécanismes qui ont produit ces bénéfices. Typiquement, ces articles sont écrits par des infirmières ou des travailleurs sociaux : des personnes ayant un rapport direct et quotidien avec l'univers du soin et/ou de la prise en charge de populations en difficulté. Plusieurs exemples peuvent être cités de ce type d'articles : Gagnon (2004) explique comment l'introduction de chiens dans une unité de soin pour enfants souffrant de cancer a pu soulager le stress de ces derniers. Muschel (1984) visait également les mêmes objectifs, mais en se plaçant de son point de vue de travailleuse sociale. Fila (1991) propose l'étude de cas d'un patient extrêmement renfermé qui, tout à coup, est sorti de son mutisme au contact et à l'évocation d'animaux.

- l'empreinte de la médecine appliquée

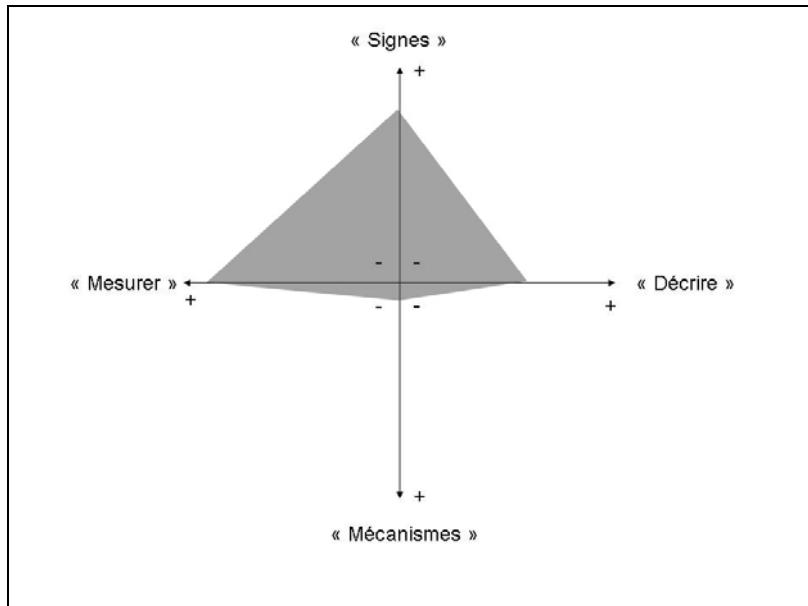


Figure 3: l'empreinte de la médecine appliquée

L’empreinte de la médecine appliquée concerne les études s’articulant autour des pôles « signes », « décrire » et « mesurer. » A la façon des études marquées par l’empreinte du soin, ces articles décrivent des programmes « dans les murs », à vocation explicitement thérapeutique. La différence résidant dans une volonté plus forte de mesurer les bénéfices, et plus seulement au travers d’études de cas ou de questionnaires de satisfactions auto administrés par les patients. Il s’agit souvent d’enregistrer directement un ensemble de données psychophysiologiques et de les traiter statistiquement, pour définir s’il y a eu des bénéfices « significatifs » liés à la présence de l’animal. Parmi les auteurs de ces articles, on retrouve généralement des psychiatres exerçant dans des institutions, ou bien encore des infirmières soucieuses de documenter plus scientifiquement leurs pratiques. L’étude de Kongable (1989) sur les comportements sociaux des malades d’Alzheimer est, à ce titre, exemplaire. Celles de Redefier (1989) et Mallon (1994) sont également des exemples intéressants.

- l’empreinte de la médecine théorique

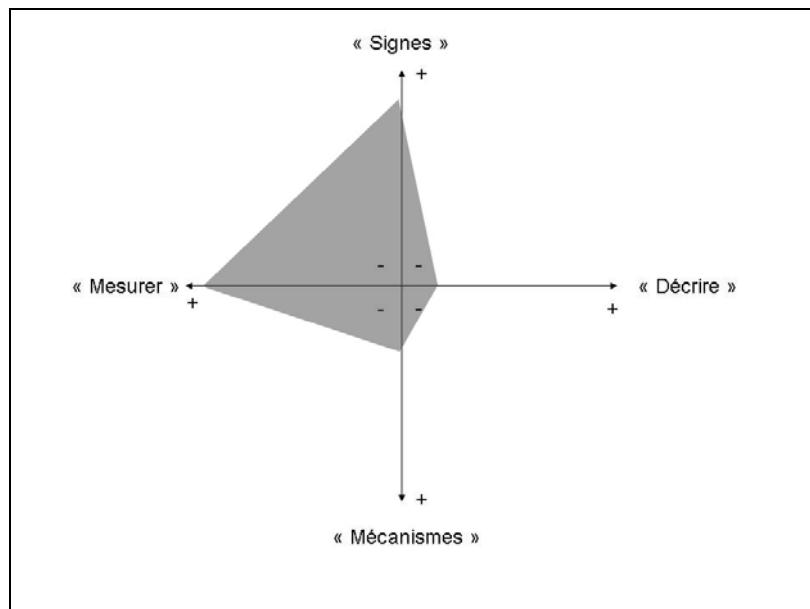


Figure 4: l'empreinte de la médecine théorique

L’empreinte de la médecine théorique concerne les articles présentant des intentions de recherche orientées vers les pôles « mesurer » et « signes. » Ce sont des écrits qui étudient la relation humain/animal dans un cadre non thérapeutique. Observations et/ou mesures directes sont donc au centre de ces écrits qui s’attachent à enregistrer et à analyser des signes liés à la possession et/ou à l’interaction avec l’animal dans un contexte plus « ordinaire. » Le caractère ordinaire de la relation est essentiellement saisi dans le cadre domestique. L’article de Turner & Rieger (2001) propose ainsi d’observer la relation entre des personnes vivant seules et leurs chats, et l’influence de celle-ci sur les humeurs humaines. L’unité d’observation est le domicile des personnes et les données récoltées sont traitées statistiquement, pour mettre à jour des liens significatifs ou non. Mais il peut aussi s’agir d’étudier le lien entre possession d’un animal de compagnie et le taux de survie après un événement cardiovasculaire, comme le font Friedmann & Thomas (1995) à travers des mesures physiologiques sur un échantillon de patients « post-infarctus », suivis pendant un an. La relation « ordinaire » étant observée, dans ce cas précis, grâce à la variable « possession d’un animal », présente dans les analyses statistiques issues des questionnaires distribués aux patients. De la même façon, Anderson, Reid & Jennings (1992) proposent une étude mêlant mesures physiologiques directes et mesures psychosociales par le biais de questionnaires, avec pour objectif de comparer la variable « possession d’un animal » avec d’autres comme les habitudes alimentaires, le tabagisme, l’Indice de Masse Corporelle, et la condition socioprofessionnelle des patients. Ils concluent que la variable « animal » a plus de poids que les autres dans les risques de maladies cardio-vasculaires.

On remarque que les auteurs de ces études sont majoritairement des chercheurs, plutôt « académiques » -psychologues, sociologues (plus rarement) – qui proposent une approche plus « distante » vis-à-vis des programmes d’I.A.T.E. : leur intention est surtout d’étudier la valeur potentiellement thérapeutique de l’interaction et/ou de la possession d’un animal; et de la valider, ou non, statistiquement.

- l’empreinte statistique

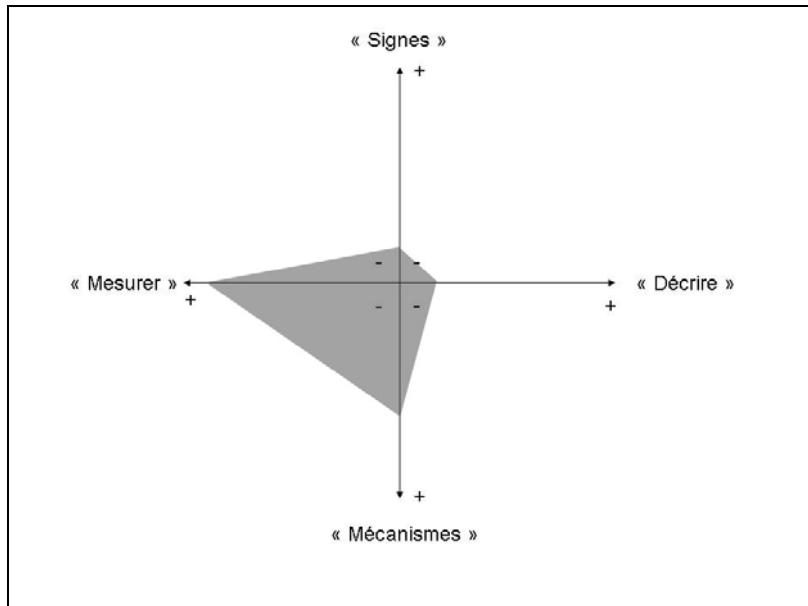


Figure 5: l'empreinte statistique

L’empreinte statistique recouvre des articles dont l’ambition est d’investiguer les mécanismes expliquant les effets, positifs ou négatifs, de l’animal sur la santé humaine ; essentiellement à travers des approches quantitatives. Ces études tentent de définir comment la variable « animal » peut expliquer un « bon » état de santé chez certaines catégories de population. Là où l’empreinte de la médecine théorique se chargeait de définir cette variable comme « variable active » ou non, il s’agit ici de déplacer le regard et de voir comment cette variable est rendue active. Ainsi, McNicholas (1998) questionne le lien entre les personnalités de Type A, la possession d’un animal de compagnie et les risques cardiovasculaires. L’auteur fait ici l’hypothèse d’un lien entre la propension des personnalités de Type A à ne pas posséder d’animaux, et le fait que ces populations soient plus enclines à avoir des problèmes cardiovasculaires. Hypothèse que font également Patronek & Glickman (1993) en expliquant que la possession d’un animal de compagnie peut influencer « positivement » les facteurs de risque psychosociaux liés aux maladies cardio-vasculaires. On le voit, il est question dans ce type d’approches d’investiguer une influence non-causale de l’animal sur la santé humaine : ce n’est pas tant l’animal *per se* qui entraîne des effets bénéfiques que la personnalité psychologique de son maître, ce que l’animal représente pour lui, ou encore les types de pratiques qui sont liées à sa possession. Ainsi, Cutt et al. (2007) préfèrent étudier le lien entre la possession d’un chien et le niveau d’activité physique des maîtres ; le fait que le mode de vie « avec chien » implique un taux d’activité physique plus important expliquerait, selon eux, le « bon » état de santé des propriétaires.

- l’empreinte de la psychothérapie

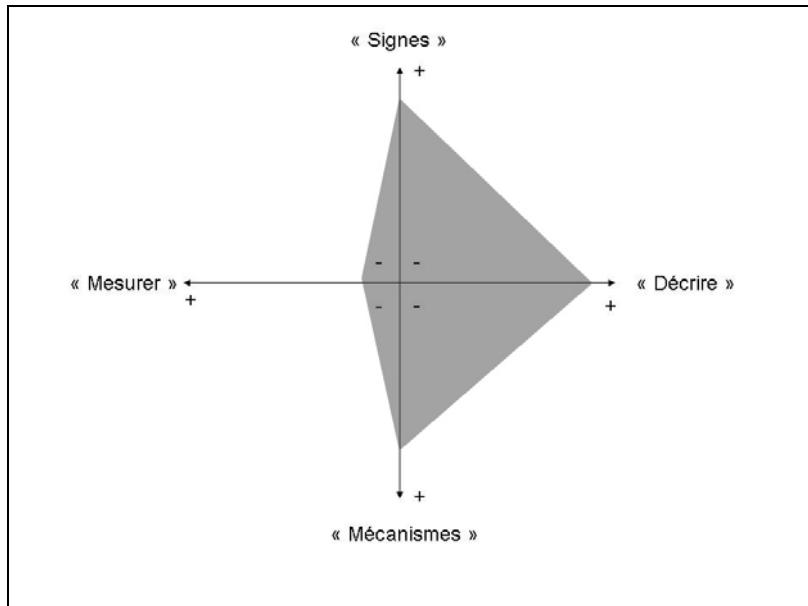


Figure 6: l'empreinte de la psychothérapie

Comme son nom l'indique, l'empreinte de la psychothérapie concerne les articles rapportant les pratiques de psychothérapeutes, exerçant soit en cabinets, soit en institutions. Ces auteurs ont des intentions de recherche qui se dirigent à la fois vers les pôles « décrire », « signes » et « mécanismes. » La possibilité de voir ces trois pôles cohabiter s'explique à travers la nature plus « qualitative » des expériences décrites ; en effet, leurs particularités c'est de présenter des études de cas, qui se passent de résultats quantifiés. En termes de méthodologie, ce type d'articles fait figure d'exception dans notre corpus ; ils témoignent d'une pratique qui a pu échapper à la volonté de généraliser défendue par le courant Beck & Katcher parce qu'elle n'avait sans doute pas besoin de passer par cette étape pour justifier l'utilisation de l'animal dans un cadre thérapeutique. En effet, en choisissant de travailler à l'échelle d'un patient (d'un cas) plutôt qu'à l'échelle d'un programme, les psychothérapeutes s'affranchissent de l'idée d'une généralisation des résultats positifs ; qu'ils n'ont, de plus, jamais appelé de leurs vœux. En outre, l'introduction de l'animal étant décrite comme une étape adaptée dans le traitement d'un patient, les résultats présentés sont forcément positifs. De la même manière, les mécanismes qui font que la relation à l'animal devient thérapeutique (psychothérapeutique en l'occurrence) ne sont en rien un mystère pour les auteurs qui les documentent aisément. Les travaux de Brickel (1979, 1984) sur l'introduction d'un animal auprès de personnes dépressives, dans le cadre d'une Pet-Facilitated Psychotherapy sont à ce titre exemplaires. Ils se situent dans lignée de Levinson, en défendant le fait que la P.F.P. ne soit pas une méthode généralisable. L'article de George (1988) est dans cette lignée également : il présente une série d'études de cas issues de ses consultations.

II.B : « Signes » et « Mécanismes » : un bilan asymétrique.

II.B.1 : Distribution chronologique et numérique des empreintes

Une fois que ces empreintes sont repérées, il est important de dire le poids de chacune dans notre corpus et de voir comment ce poids peut varier dans le temps. Si les trois premiers types d'empreintes sont les plus représentés en terme de nombre de références, elles n'ont pas tout à fait la même histoire. Ainsi, les empreintes de la médecine appliquée et de la médecine

théorique se développent fortement à partir de 1985, dans la lignée du programme édicté par Beck & Katcher. Elles représentent, à elles deux, plus des deux tiers des articles présents dans notre corpus. L'empreinte du soin, quant à elle, devient prégnante au début des années 2000, où elle recouvre alors plus d'un tiers de la production des références. Elle connaît toujours un développement croissant jusqu'à 2007.

Les empreintes minoritaires, celles de la statistique et de la psychothérapie, n'ont pas connu les mêmes étapes de développement. Si l'empreinte de la psychothérapie est historiquement la première à traiter de l'utilisation thérapeutique de l'animal, elle n'a pas connu un développement comparable aux empreintes citées ci-dessus. La production de type psychothérapeutique s'est maintenue à un niveau modeste mais constant des années 1960 jusqu'à 2007. L'empreinte statistique fait son apparition au début des années 1990 et se développe peu.

Que dire dès lors de cette distribution chronologique et numérique des empreintes ? Que disent-elles des intentions de recherche qui ont jusqu'ici été formulées à propos des interactions humain/animal à but thérapeutique ou éducatif ?

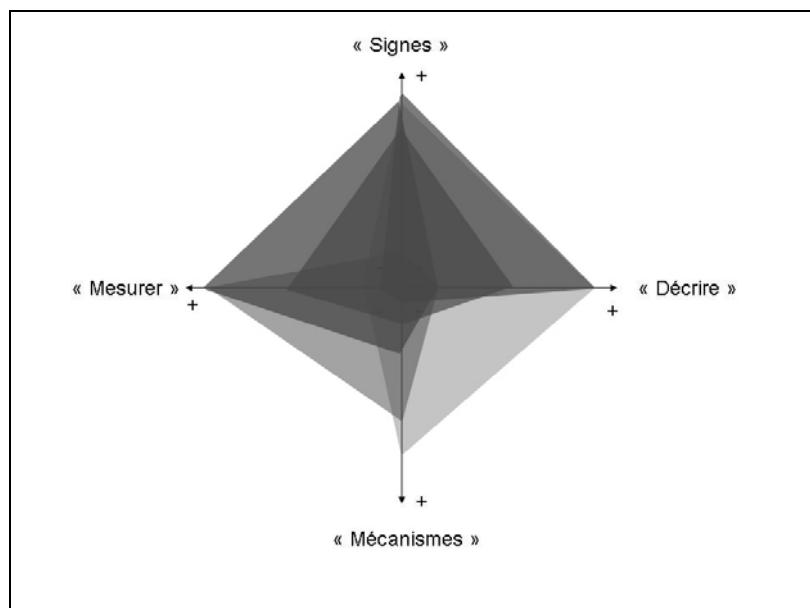


Figure 7: Distribution numérique des empreintes

Le schéma ci-dessus est une représentation des cinq empreintes superposées. L'opacité de chacune d'elles représente son importance numérique dans le corpus ; plus la zone est foncée, plus le nombre de références qu'elle concerne est élevé. Ainsi, il est facile de voir vers quels pôles s'est orientée la recherche autour des I.A.T.E. et ceux qu'elle a encore à explorer.

II.B.2 : « Objectiver» les signes : un pari réussi

Les « signes » de ce que pouvait produire l’interaction et/ou la possession d’un animal ont été grandement documentés, que ce soit dans des contextes explicitement thérapeutiques ou dans des relations plus « ordinaires. » Comptes tenus des contextes académiques et/ou des contraintes institutionnelles dans lesquels ils ont été produits, beaucoup d’articles se sont attachés à « objectiver » ces signes. Cette objectivation s’est faite à travers des méthodologies de récolte et de traitement essentiellement quantitatives. Elle a permis d’obtenir des points d’accords importants sur l’utilisation thérapeutique de l’animal (voir Encadré 9). Il a clairement été établi que l’animal permettait de focaliser l’attention des patients, et que cette focalisation – quand elle n’était pas thérapeutique en soi (comme dans le cas des malades d’Alzheimer) – produisait des effets physiologiques bénéfiques (comme la réduction des signes physiologiques de l’anxiété – pression sanguine, rythme cardiaque par exemple).

Cette étape a permis de donner corps aux effets de l’I.A.T.E. Dans ce sens, une partie du programme critique de Beck & Katcher (1984) a été appliquée et a fourni des résultats. Ils le constatent d’ailleurs eux-mêmes en faisant l’état des lieux de la recherche sur le lien humain/animal dans un article de 2003, *Future directions in human-animal bond research*³⁰. Ils signalent ainsi que les effets de l’animal sur la santé humaine ont bel et bien été documentés de manière scientifique : ils ont été « constatés. » Pour autant, rajoutent-ils, les raisons qui expliquent ces effets demeurent très peu explorées par la recherche.

C’est la question des mécanismes qui apparaît ici ; comme on peut le voir sur le schéma ci-dessus, c’est un des pôles qui a été le moins investigué. Les quelques études qui se sont penchées sur les mécanismes l’ont fait de manière à la fois très différente et à la fois similaire par certains aspects.

II.A.3 : Mécanismes : un chantier incomplet

Les études concernées par l’empreinte statistique et celles concernées par l’empreinte de la psychothérapie sont les seules à avoir eu comme ambition explicite d’investiguer la question des mécanismes de ce qui se joue entre un humain et un animal. Ce faisant elles témoignent des controverses, des consensus et des zones d’ombre qui existent dans la recherche sur l’I.A.T.E. Il semble intéressant de lister ici leurs points d’accords et de désaccords.

Encadré 9: Convergences de la recherche sur l’I.A.T.E.

La question de l’interaction humain/animal à visée thérapeutique et/ou éducative n’est pas tranchée, notamment en ce qui concerne ses effets et la façon dont ils sont – ou seraient, suivant qui écrit- activés. Pourtant, il existe des points d’accord :

1 – L’animal fixateur

L’intervention de l’animal (dans ses diverses versions) permet d’engager un travail et d’obtenir des résultats sur l’humain en termes de socialisation (dans les façons de communiquer ou plus largement d’échanger), de fixation de l’attention et de réduction de l’anxiété. Bien évidemment ces dimensions sont liées. On conçoit assez logiquement que la fixation de l’attention et la réduction de l’anxiété que produit la présence ou le travail mené avec un animal, permettent d’améliorer les conditions de communication de l’être humain mis en relation avec cet animal.

2 – L’importance d’une perception positive de l’animal

L’effet de l’I.A.T.E. est tributaire d’un passif dont le bénéficiaire humain est porteur : l’effet dépend du contenu que l’humain attribue à la relation avec l’animal. Plus l’animal sera envisagé comme un être vivant rempli de sens et de sensations, plus la relation sera à même de produire des effets bénéfiques. Une histoire/relation antérieure à l’animal riche de souvenirs positifs ou une position présente encline à l’être permet aux effets de l’I.A.T.E. de se développer dans toute leur positivité.

³⁰ Beck, A. M. and A. H. Katcher (2003). "Future directions in human-animal bond research." *American Behavioral Scientist* 47(1): 79-93.

On notera, d'une part, une différence d'échelles entre elles. Les premières portant sur des échantillons assez importants, alors que les secondes décrivent chacune une poignée de patients. De la même manière, et par voie de conséquence, les méthodes utilisées dans les textes issus des deux types d'empreintes diffèrent fortement : l'enquête par questionnaires, et le traitement statistique pour les unes ; la consultation, l'entretien et l'étude de cas pour les autres.

Autre différence : les contextes des interactions avec l'animal dont il est question ne sont pas du tout les mêmes pour les deux types d'études. D'un côté il est question d'interactions ordinaires, domestiques ; alors que de l'autre, le cadre de l'interaction avec l'animal est à vocation thérapeutique.

On le voit, des points de divergences importants entre ces études, mais, au final une réponse quelque peu semblable sur la forme. En effet, dans les deux cas il s'agit de dire que l'animal ne produit pas des effets sur l'humain de manière directe.

Pour ce qui est des études statistiques cherchant à mettre à jour les mécanismes, on est confronté à deux types d'explication indirecte : la première est celle qui consiste à étudier quels facteurs font que certaines populations

Encadré 10: Divergences et points d'interrogation.

Il existe également des divergences et des points d'interrogation dans la recherche sur l'I.A.T.E. Notamment concernant la paternité des effets constatés lors de l'étude des interactions avec l'animal.

1 - Où est l'influence ? Y-a-t-il une influence directe de l'animal ? De quelles façons ? Selon quels vecteurs ? L'influence est-elle mécanique ? Selon quelle(s) temporalité(s) y-a-t-il influence, le cas échéant ?

Ce que ces interrogations permettent de pointer, c'est d'abord une hésitation concernant le rôle de l'animal. Certes celui-ci semblerait produire des effets. Mais est-ce vraiment lui ? Au même titre que l'on pourrait le faire pour toute interrogation d'ordre scientifique, on peut se demander si l'animal ne voile pas les effets d'une variable cachée, dont il ne serait lui-même qu'un accompagnateur. Dit autrement : l'animal est-il une cause des effets qui influencent le changement de l'être humain en sa présence, ou simplement un symptôme ?

2 - Les bonnes méthodes ont-elles été utilisées ?
Un autre point de divergence traverse les références que nous avons récoltées. Il concerne les méthodes employées pour la validation, le cas échéant, de l'observation des effets de la relation homme/animal. La complexité de cette question entraîne les différents auteurs à se répondre et à opposer parfois aux explications cohérentes les faiblesses attenantes à certains outils et méthodes de démonstration.

vont chercher à posséder des animaux de compagnie ou à rentrer en contact avec eux (les personnalités de Type A par exemple); et ce sont ces facteurs qui seront, au final, désignés comme étant producteurs d'effets sur la santé. Le second type d'explication indirecte est celle qui va se pencher sur les pratiques qu'implique le fait de partager sa vie avec un animal (le mode de vie « réglé » imposé par la possession d'un chien par exemple).

Dans les études orientées vers la psychothérapie, les explications indirectes vont également apparaître. On va volontiers parler de l'animal comme d'un objet transitionnel et/ou de transfert. C'est également un catalyseur de communication : il fait parler les patients les plus réservés et leur donne l'occasion d'exprimer des sentiments personnels tout en les attribuant à l'animal. Bref, on voit que ce n'est pas l'animal en tant que tel qui a des effets thérapeutiques mais ce qu'il renvoie et/ou représente pour le patient (ses parents, sa peur, son envie etc.).

Pour l'heure, l'approche des mécanismes de l'I.A.T.E. fait figure de glissement permanent vers « autre chose que l'animal. » Glissement hors de « l'explication animale » et retour sur l'humain. Ce qui prévaut donc c'est l'idée de l'influence indirecte des animaux sur la santé humaine. Cette idée semble être la seule à avoir été validée scientifiquement. Il existe en effet d'autres

hypothèses d'explications des mécanismes de l'I.A.T.E. ; elles émargent souvent en conclusion ou en introduction des articles, précisément en tant qu'hypothèses non vérifiées ou en tant que corollaire explicatif. En plus de cette influence indirecte anthropocentrale (certains humains profitent des bénéfices indirects liés à la possession et/ou l'interaction avec l'animal), on peut rencontrer l'hypothèse de l'influence directe anthropocentrale. Cette hypothèse pourrait être formulée ainsi : c'est parce que les humains sont spontanément attirés par la nature (incluant les animaux) que le contact avec elle (et eux) peut devenir thérapeutique. Levinson en 1962, partait déjà de ce principe pour justifier l'utilisation de son chien en séance. En 2003, Beck & Katcher le reprennent également à leur compte en évoquant l'hypothèse de la « Biophilie » comme une piste de recherche. Dans un cas comme dans l'autre, qu'elle soit prise comme un acquis, ou comme une piste, elle n'est jamais explorée, ni documentée.

Constatant cette lacune, on ne peut que noter la très faible présence (pour ne pas dire la quasi absence) d'anthropologues, ethnologues et sociologues se saisissant de la question des mécanismes de l'I.A.T.E. Dans notre corpus, les textes issus de ces disciplines sont d'un nombre infime. Et de surcroît, ces disciplines sont très peu sollicitées dans les textes en tant que ressources explicatives. On pourrait pourtant s'attendre à les voir apparaître plus souvent quand il s'agit de décrire l'humain dans ses rapports à la nature.

De la même manière, on remarque la place très discrète des disciplines s'intéressant à l'animal en lui-même (zoologie, zootechnie, biologie animale) et à l'animal en rapport avec son milieu (éthologie). Une faible représentation qui donne sens à une autre carence dans l'explication des mécanismes de l'I.A.T.E. : les explications zoocentraées. En effet, même si les disciplines citées ci-dessus sont plus facilement convoquées par les chercheurs sur l'I.A.T.E. en tant qu'appui théorique, les études qui adoptent ouvertement le point de vue de l'animal dans un cadre thérapeutique semblent inexistantes. Alors que la réciproque n'est pas vraie. Que ce soit pour documenter les signes ou les mécanismes, le point de vue adopté a quasiment toujours été celui de l'humain. Comme si, pour documenter une relation et ce qui s'y joue, on ne s'intéressait qu'à une partie de celle-ci : et surtout, comme si le mystère des mécanismes de l'I.A.T.E. se trouvait toujours ailleurs que dans l'animal.

Encadré 11: Deux pôles principaux : psychiatrie et soins infirmiers

La relation à l'animal peut-être aussi bien envisagée du côté de la médecine orthopédique, de la gériatrie, des vétérinaires, des philosophes... pour autant, le champ de l'I.A.T.E. semble balisé par deux disciplines très productives sur le sujet :

-la psychiatrie (et ses rapports à la psychologie). La question du bien être ou de la pathologie d'ordre psychologique est au cœur de la réflexion sur les effets de l'introduction de l'animal auprès de l'homme.

-les soins infirmiers (« nursing »). Rappelons que les infirmiers ont, dans le monde anglo-saxon (notre corpus en est largement issu) et plus particulièrement aux Etats-Unis, une place au sein des disciplines du soin bien différente de celle qu'ils occupent en France. Le réseau infirmier est bien plus développé et structuré aux Etats-Unis. Il se fédère notamment autour de questions d'ordre pragmatique.

D'autres disciplines s'occupent de ces questions, mais de façon moins hégémonique : la médecine vétérinaire, mais surtout de façon indirecte car c'est d'abord l'homme qui est au cœur de la réflexion sur sa propre mise en interaction avec l'animal; la médecine physique et physiologique, apparaît pour sa part plus comme outil de mesure des effets que comme discipline qui en pense les mécanismes : elle sert à d'autres. Deux disciplines sont quasiment absentes de nos récoltes : l'éthologie et l'éducation.

III : Perspectives et nouveaux enjeux (2000-2007)

A travers cette histoire et ce panorama de la recherche sur l'I.A.T.E., il a été question de suivre comment l'animal a été mobilisé dans différents contextes, et ce qu'il a produit lorsque des chercheurs ont décidé de le transformer en une variable ; notamment en une variable « détachée. »

Qu'a impliqué dès lors l'utilisation de l'animal comme « variable détachée » ? Deux choses principalement : l'anonymisation et la mise à distance.

En effet, la construction de l'animal comme variable « détachée » a été liée à une volonté de généralisation des résultats. L'ambition sous-jacente était à terme de tester si l'utilisation thérapeutique de l'animal pouvait concerner tous les humains, dans tous les contextes, avec tous les animaux : Est-ce que pour un humain lambda le simple contact avec un animal lambda, dans un contexte lambda, produit des effets bénéfiques ?

Cette ambition n'est restée bien évidemment qu'un horizon, mais elle a guidé un nombre important d'études. Elle a eu pour effet de rendre anonymes à la fois les humains, les animaux et les contextes.

De fait, elle a mis à distance l'origine relationnelle de l'I.A.T.E. en la rendant foncièrement suspecte. Le fait que l'I.A.T.E. soit née dans des contextes explicitement thérapeutiques, qu'elle ait été portée par des personnes ayant un « intérêt » pour l'animal, relayé par un enthousiasme populaire et médiatique n'a pas joué en sa faveur auprès de certains scientifiques. Ces derniers ont appelé à la fois à une grande prudence lors de la conduite d'études *in situ* (c'est-à-dire les études qui présentent et évaluent des programmes d'I.A.T.E.), et à la fois à la multiplication d'études plus « fondamentales » (en dehors des cadres thérapeutiques).

Ces différentes études ont, bon gré mal gré, intégré cette nécessité de détachement ; au final, on remarque un retour récent de l'importance de la relation dans le processus thérapeutique.

III.A : De l'animal détaché à l'animal attaché.

III.A.1 : L'épuisement de la variable détachée

Dans leur article de 2003, Beck & Katcher proposent donc des voies à explorer pour une meilleure compréhension des liens entre humains et animaux ; et plus particulièrement des liens thérapeutiques. L'hypothèse de la Biophilie, évoquée plus haut, et la théorie du support social sont évoquées. Laissons de côté la première, pour nous concentrer sur la seconde. Ce que constatent Beck & Katcher c'est que les résultats positifs de l'I.A.T.E. semblent dépendre de la perception qu'ont les patients de l'animal avec lequel ils vivent et/ou partagent une interaction. Si l'animal est perçu comme pourvoyeur de support social – c'est-à-dire comme un être qui compte pour eux et dont la présence est au moins autant importante que celle d'un humain proche – il y a plus de chances que la relation ait des effets thérapeutiques.

Ce qui marque ici, c'est de lire dans les propos de Beck & Katcher la réintégration de l'importance de la signification de la relation, qu'ils avaient eux-mêmes évacuée 20 ans plus tôt. Il s'agissait à l'époque de prendre de la distance vis-à-vis de ce qui était défini comme un « surinvestissement » de la relation humain/animal, que l'on qualifiait de « magique. » En 2003, après plusieurs années de recherche, qu'est ce qui explique que cette importance de la relation réapparaisse ?

La réponse se trouve dans les pérégrinations de l'animal comme variable détachée. Cette variable s'est montrée en effet assez peu capable de documenter les bénéfices de l'I.A.T.E.

Les études qui l'ont utilisés, et plus particulièrement les études marquées par les empreintes de la médecine théorique et de la médecine appliquée, ont eu énormément de mal à faire parler cette variable d'une seule voix, et à lui faire dire la même chose : des résultats divergents, des méthodologies remises en cause, des interprétations discutées...Pour finalement arriver à la conclusion que la condition qui, dans les faits, pouvait rendre la relation humain/animal thérapeutique, serait précisément l'importance portée par les patients à celle-ci. Une fois cette hypothèse mise à jour, elle a été mise à l'épreuve à travers des études utilisant des tests de perception des animaux (comme le Pet Attitude Scale, l'Animal Attitude Scale). Le but étant de vérifier statistiquement si la perception des patients vis-à-vis des animaux avait une influence sur les résultats d'un programme d'I.A.T.E.

De nombreux résultats vont confirmer cette hypothèse ; notamment les enquêtes statistiques sur les liens entre la santé et la possession d'animaux de compagnie. Ces dernières vont permettre d'être plus précis en pointant du doigt non seulement, l'importance de la variable « perception des animaux » en général, mais aussi et surtout le poids de la variable « relation avec les animaux. » En effet, ces études montrent qu'il existe une corrélation entre un « bon » état de santé et le fait, d'une part de posséder un animal de compagnie, et de se sentir « proche » de celui-ci. C'est la nature de la relation entre l'humain et l'animal qui produit des effets sur la santé.

On assiste donc à l'épuisement progressif de l'animal comme variable détachée et à la création de la variable « perception de l'animal, » intégrée relativement tardivement (milieu des années 1990) dans les études documentant les signes de l'I.A.T.E. De plus, grâce aux études statistiques concernant plutôt les mécanismes, c'est la variable « relation avec l'animal » qui va être créée.

L'expérience que Véronique Servais rapporte dans plusieurs de ses articles³¹ témoigne bien de ce triple phénomène. Cette anthropologue belge raconte en effet sa participation à un programme de recherche visant à prouver ou à infirmer la nature thérapeutique de la relation entre les enfants autistes et les dauphins. Elle explique que la première phase du programme, qui avait donné des résultats très positifs (les enfants faisaient d'énormes progrès cognitifs au contact des dauphins), avait posé des questions à l'équipe : est-ce que les chercheurs n'ont pas influencé ces résultats en projetant leur propre enthousiasme pour cette relation qu'on dit « magique » entre autistes et dauphins (voir Encadré 4)? Ainsi, une deuxième expérimentation a été mise en place, en veillant à gommer tout ce qui aurait pu être interprété comme des signes d'enthousiasme ou d'encouragement aux enfants pour qu'ils aillent vers les dauphins. Les résultats ont été bien évidemment très mauvais : les enfants n'avaient fait aucun progrès. Cet exemple extrême donne à voir ce que l'utilisation de l'animal comme variable détachée peut produire en termes de résultats (discutables scientifiquement et éthiquement) ; il pointe également l'importance des variables « perception de l'animal » et « relation avec l'animal » ; et le rôle que ces variables peuvent jouer à la fois quand elles se rapportent aux patients, mais aussi et surtout quand elles se rapportent aux thérapeutes.

III.A.2 : La variable relationnelle : du mode mineur au mode majeur

Nous avions noté au début de notre propos la relégation de l'enthousiasme des patients vis-à-vis de l'I.A.T.E. comme question annexe pour la recherche sur le sujet. En effet, cette donnée qui figure bel et bien dans les textes fondateurs, semble avoir disparu entre 1985 et 2000,

³¹ **Servais, V.** Les problèmes liés à l'objectivation de l'effet thérapeutique des animaux : le cas du projet Autidauphins. in Rencontres Francophones sur les A.A.A. 2005. Bourg-en-Bresse (France): A.F.I.R.A.C.

Voir aussi : **Servais, V.**, Enquête sur le "pouvoir thérapeutique" des dauphins. Ethnographie d'une recherche. Gradhiva, 1999(25): p. 93-105.

approximativement. De la même façon, l'enthousiasme des soignants/thérapeutes a été présenté comme un danger pour l'entreprise de validation et de généralisation des résultats. De fait, c'est une donnée également peu présente dans notre corpus.

Tout se passe comme s'il y avait eu une volonté d'occulter qu'une des conditions pour que la relation humain/animal soit thérapeutique pouvait résider dans le fait de désirer cette relation. On assiste à une sorte d'abandon la nature et/ou de la perception positive des relations aux animaux comme source d'explication potentielle.

Cette donnée, grandement laissée de côté, apparaît malgré tout quelques fois dans notre corpus. Le plus souvent dans des textes issus d'univers qui n'avaient jamais vraiment envisagé de ne plus la prendre en compte : la psychothérapie et, dans une moindre mesure, le monde du soin. Dans un cas, cette « minoration » s'explique par la concurrence d'autres disciplines qui ont été plus productives sur la question et défendant d'autres enjeux. Mécaniquement, les écrits de type psychothérapeutique se trouvent noyés par le flot d'articles de psychologie et de psychiatrie. Dans l'autre cas, le passage en mode mineur est liée à une certaine autocensure, elle-même en lien avec l'impératif de mise à distance proné notamment par Beck & Katcher. Et, sans doute aussi, avec des questions de professionnalité.

Ainsi, concernant la psychothérapie, nous avons vu que l'utilisation thérapeutique de l'animal, telle qu'elle est conçue ne peut pas se passer de l'enthousiasme, de l'envie, du désir du patient d'aller vers l'animal. C'est la condition *sine qua non* à la fois de l'initiation d'une Pet-Facilitated Psychotherapy, et par voie de conséquence, de sa réussite. La seconde condition, plus implicite, pourrait être du ressort du thérapeute lui-même : il faut qu'il ait lui-même des « bons rapports » avec les animaux. En somme ce qui s'applique au patient en terme d'inclinaison favorable envers les animaux, s'applique également au thérapeute. C'est dans la combinaison de ces deux inclinaisons que semble se trouver la clé de l'aspect thérapeutique de la relation à l'animal.

La littérature issue du monde du soin semble également avoir pris en compte l'inclinaison favorable comme une donnée importante. Mais elle l'exprime de manière moins directe. En effet, les textes provenant de cet univers se présentent souvent comme des guides pratiques de mise en place d'un programme d'I.A.T.E. en institution. Après une revue de littérature mettant volontiers en avant les résultats positifs d'autres programmes, les articles déclinent sous quelles conditions il est possible d'en implanter un. Parmi les recommandations, on trouve régulièrement des conseils destinés à faire accepter le programme à ses collègues et à ses supérieurs.

On remarque que c'est souvent à travers la thématique de la lutte que se présentent ces textes. Ainsi, quand il s'agit de présenter les résultats d'un programme en particulier, les auteurs ne manquent pas de signaler le rôle prépondérant joué par les équipes d'infirmières dans le succès d'un programme d'I.A.T.E. Les infirmières s'y décrivent souvent comme des « professionnels de la relation de soin » et, à ce titre, très légitimes pour mener à bien des programmes d'I.A.T.E. Programmes qui sont, selon elles, avant tout des activités thérapeutiques adjointives, axés sur le relationnel. Certains articles suggèrent que les infirmières devraient avoir plus de place dans la décision et la conduite de ce type d'initiative. D'autres encore, rappellent que ce sont les infirmières qui ont les premières mis en place des initiatives de soin incluant les animaux³².

On perçoit en filigrane un rapport de force entre les médecins/thérapeutes et le personnel soignant ; les premiers ayant pouvoir de juger de la nécessité ou non d'implanter un programme d'I.A.T.E. tandis que les seconds, se plaçant en initiateurs de ceux-ci, se trouvent potentiellement dépossédés d'un outil qu'ils jugent efficaces.

³² On peut en juger à la lecture des revues de littérature sur l'I.A.T.E. écrites par des auteurs proches de l'univers du soin.

C'est précisément cette thématique omniprésente de la lutte pour l'I.A.T.E. qui trahit l'existence d'un enthousiasme de la part des auteurs proches de l'univers du soin. Comment expliquer autrement que, étant donné leur position « subordonné », les soignants défendent avec tant d'énergie l'idée d'un potentiel thérapeutique de l'animal ? Il nous semble qu'il y a clairement une inclinaison favorable aux animaux derrière ce phénomène³³.

Là encore, on voit que cette inclinaison favorable est un moteur à l'utilisation thérapeutique de l'animal ; et ce faisant, elle ne peut être que garante de ses résultats positifs. Il est intéressant d'ailleurs de noter que la réapparition de la prise en compte de cette inclinaison intervient au moment où les études marquées par l'empreinte du soin prennent une part plus importante dans notre corpus. Au début des années 2000, les écrits étiquetés « nursing » fleurissent effectivement, alors que, parallèlement les études statistiques, ainsi que celles concernées par les empreintes de la médecine appliquée et théorique, arrivent à la conclusion que la signification de la relation humain/animal est un élément non dispensable. Ainsi, alors qu'est doucement abandonnée l'utilisation de l'animal comme variable détachée, et que la variable « relation » s'impose, les articles proclamant les personnels soignants comme étant des « professionnels de la relation thérapeutique » se multiplient.

III.A.1 : L'animal « attaché »

Depuis les années 2000, les recherches sur l'I.A.T.E., quelles que soient leurs ambitions, leurs échelles, leurs méthodes, semblent avoir trouvé un relatif consensus : l'animal comme variable détachée a montré ses limites pour expliquer et/ou documenter les effets thérapeutiques de l'I.A.T.E. Avec la prise en compte de l'importance de la signification de la relation humain/animal, c'est la figure de « l'animal attaché » qui apparaît. Un animal attaché à quoi ? Attaché aux humains qui l'entourent et aux situations dans lesquelles son contact devient thérapeutique. Concrètement, il semble de moins en moins concevable de pouvoir étudier ou même pratiquer une I.A.T.E. sans prendre en compte les rapports passés et actuels qu'ont eu les patients avec certains animaux. Et par là même, peut-on encore passer à côté de leur envie de profiter ou non d'un programme d'I.A.T.E. ? Peut-on encore défendre l'idée d'un thérapeute neutre dans de tels programmes ? Peut-on encore se passer d'adopter le point de vue de l'animal lui-même ?

Il semblerait qu'abandonner l'animal détaché impose de prendre pour objet non plus une variable, mais la relation qui existe entre plusieurs acteurs humains et non humains. Il s'agira de voir comment ces différents acteurs deviennent/sont des figures d'attachement les uns pour les autres. Plusieurs chantiers se dessinent alors dans lesquels il conviendra de documenter : en quoi le thérapeute est attaché à son patient, en quoi le patient est attaché au thérapeute, en quoi le patient est attaché à l'animal, en quoi le thérapeute est attaché à l'animal, en quoi l'animal est attaché au thérapeute, et en quoi l'animal est attaché au patient. Voilà la version minimale et simplifiée de ce qu'imposera de prendre la relation thérapeutique pour objet.

On le voit, une telle approche nécessite de ne pas privilégier le point de vue d'un acteur plutôt qu'un autre. Et notamment de ne pas faire l'impasse sur le point de vue de l'animal, pas simplement en tant qu'entité éthologique, mais en tant qu'individualité. On pensera aux écrits de Dominique Lestel³⁴ qui signalent non seulement l'existence de ces « animaux singuliers »,

³³ Une étude va même jusqu'à mesurer le lien qui existe entre les perceptions des soignants vis-à-vis des animaux et le fait de vouloir participer à une programme d'Animal-Assisted Therapy. Elle conclue que ce lien existe bel et bien. Crowley-Robinson, P., D. C. Fenwick and J. K. Blackshaw (1998). "Nursing home staffs' empathy for a missing therapy dog, their attitudes to animal-assisted therapy programs and suitable dog breeds." *Anthrozoös* 11(2): 101-104.

³⁴ Lestel, D. (2004). L'animal singulier. Paris, Seuil.

et qui réinsèrent l'animal dans un réseau d'attachements à l'humain, au travers de ce qu'il nomme les « communautés hybrides. »

Franklin et al. (2007) défendent également cette idée que l'acteur humain ne doit pas être le seul à être étudié, comme ça a été le cas jusqu'ici dans la recherche sur l'I.A.T.E. :

“One of the more common is to measure blood pressure before and after a human does something (look at, stroke, be with) with an animal, as if only human agency and human thoughtfulness are at play and need to be understood. While we completely agree that human agency, thought and imagination are critical to understand and inevitably play an important role in explanation, we do not agree that this is all we need to attend to nor where the whole answer lies. This suggests that there are two other objects that demand to be investigated: the companion animals themselves and the relationship itself.³⁵”

C'est donc à la fois le point de vue de l'animal qui doit être réintégré, mais c'est aussi la relation en elle-même, en ce qu'elle est faite d'attachements multiples, qui mérite d'être investiguée en profondeur.

III.B : De la signification statistique à la signification relationnelle.

Dès lors, avec l'animal « attaché », de nouveaux « possibles » de recherche s'offrent à nous pour décrire les I.A.T.E. En changeant d'objet, en passant de la variable à la relation, les études à venir pourraient également renouveler leurs méthodologies.

En effet, il semble intéressant de noter la prééminence des méthodes quantitatives dans l'histoire de la recherche sur les I.A.T.E. En terme de récolte et de traitement des données, très peu d'études échappent au travail de codage, comptage, analyse multi variée, définition de corrélations, de liens significatifs. Comme nous l'avons vu, ce formatage quantitatif est lié à des enjeux de généralisation, et aux « usages » des disciplines qui se sont jusqu'ici saisi de la question. La place importante des psychologues et des psychiatres explique cet état de fait. Face à ce poids, les articles de psychothérapie font figure d'exception : ils sont parmi les seuls à utiliser des méthodes qualitatives.

Ce qui amène aujourd'hui à questionner la pertinence des méthodes quantitatives pour traiter de l'I.A.T.E., c'est leurs résultats et la temporalité dans laquelle ils ont été produits. Nous avons constaté en effet que les études quantitatives, et plus particulièrement les études statistiques, avaient acté sur le tard l'influence de les variables « relation » et « perception » vis-à-vis de l'animal. Alors que ces idées étaient explicitement citées comme constitutives de l'utilisation thérapeutique de l'animal, telle qu'elle est décrite par les premiers travaux de Levinson. De 1962 au début des années 2000, le détournement est plutôt long. Surtout lorsque ce qui est décrit comme un point d'arrivée d'un côté, était point de départ de l'autre.

Si les méthodes quantitatives ont pu, un moment, apporter un autre éclairage sur la documentation des signes de l'I.A.T.E., il n'en reste pas moins qu'elles se sont montrées peu capables d'en appréhender les mécanismes. Franklin et al. (2007) abondent dans ce sens :

“In their conclusion to a review of all evidence on the therapeutic benefits of companion animals, Friedmann, Thomas and Eddy (2000) argue that it provides “intriguing evidence that animals can be beneficial, particularly for cardiovascular health”. They

³⁵ **Franklin, A., M. Emmison, D. Haraway and M. Travers** (2007). "Investigating the therapeutic benefits of companion animals: Problems and challenges." *Qualitative sociology review III Animals & people*(1 Special issue - People and Animals. On the problem of intersubjectivity in interactions of humans and animals): Pp 42-58. P 46.

use the word “intriguing” because studies so far have only provided solid statistical proof of the benefit, not an explanation for it. They suggest that considerably more work needs to be done, but clearly statistical studies have run about as far as they can take us.³⁶,“

Ainsi, les méthodes quantitatives produisent des preuves de l'existence d'une relation mais semblent avoir du mal à la documenter. Ce qui est peu étonnant car l'utilisation de ces méthodes implique de construire des variables, puis de construire une ou plusieurs relations statistiques entre elles. Il s'agit de produire la relation plutôt que d'étudier celle qui existe déjà empiriquement.

C'est dans cette mesure que l'utilisation de méthodes qualitatives fait ici sens : elles offrent la possibilité d'observer la relation humain/animal *in situ*, et de rendre justice à la complexité de ses attachements. Il va s'agir dès lors de s'intéresser non plus au caractère « significatif » d'une relation statistique, mais à la signification d'une relation anthropozoologique observable sur le terrain.

Les sciences sociales, et notamment certains courants issus de l'interactionnisme symbolique ont commencé à investiguer la question des relations humain/animal, dans des cadres non thérapeutiques pour l'instant. Mais Franklin et al. plaident pour une approche forcément pluridisciplinaire. Ils décrivent l'équipe de recherche idéale sur les relations anthropozoologiques : elle serait composée d'ethnographes, de vétérinaires et d'éthologues et reprendrait les bases théoriques croisées de l'éthologie cognitive, de l'anthropologie sociale et de l'ethnométhodologie.

“Cognitive ethology is a diverse, multi-disciplinary subject that takes seriously the argument that animals have both agency and consciousness (Bekoff et al. 2002). From social anthropology comes the practice of maintaining an intensive fieldwork relationship over a long period of exposure. It is also predicated on flexibility and immersion in the fieldwork milieu and working with very different cultural milieux, usually mastering new languages as of course. These skills are useful in working with trans-species relationships, especially when combined with an ethnometodological focus. From ethnometodology comes the discipline of focussing only on what eventuates during and from interaction. The focus is on how people or “members” (and in this case two species in companionate relations) construct their world. For ethnometodologists the world has an orderly, if not an ordered, quality and this orderliness is produced over time by people (and animals together) in everyday life.”

Ainsi, Franklin et al. proposent une méthodologie destinée à mieux appréhender la relation humain/animal, pour notamment comprendre ses liens avec des bénéfices pour la santé humaine. Ils décrivent ainsi un programme de recherche, décliné en quatre types de collecte de données : (1) l'observation directe et régulière des interactions humain/animal dans des contextes ordinaires (création d'éthogrammes) (2) l'observation et l'analyse d'enregistrements vidéos, tournés à partir de caméras placées dans les lieux domestiques (3) conduite d'entretiens des acteurs humains (4) l'analyse des carnets et/ou journaux tenus par les humains à propos de leur relation avec l'animal.

Ce programme, on le voit, prend pour unité d'observation la relation ordinaire entre les humains et les animaux ; le but étant d'expliquer comment la signification de celle-ci peut être un élément bénéfique pour la santé. Selon nous, cette méthodologie peut, de manière complémentaire, être appliquée à l'observation de situations explicitement thérapeutiques. Et contribuer à donner une teneur anthropologique à la compréhension des mécanismes de l'I.A.T.E.

³⁶ **Franklin, A., M. Emmison, D. Haraway and M. Travers** (2007). Op. Cit. P 44.

Pour ce faire, l'ethnométhodologie est particulièrement à convoquer ici parce qu'elle a déjà exploré deux aspects cruciaux de la relation humain/animal à but thérapeutique : la communication non verbale et le handicap. En effet, les travaux de Goode (1994), Pollner & McDonald-Wickler (1985) sont cités par Franklin et al. Ils concernent l'étude des échanges non verbaux entre des enfants souffrant de troubles mentaux et/ou communicationnels et leur entourage (parents, soignants...) Ils documentent comment, sans passer par les mots, ces échanges construisent un monde complexe et chargé de sens pour les uns et les autres. On comprend donc que de telles approches puissent servir à analyser des situations dans lesquelles (1) la communication non verbale peut prendre une teneur thérapeutique et (2) sont inclus des échanges interspécifiques.

C'est, selon nous, un horizon de recherche très stimulant que de documenter comment, dans une situation à vocation thérapeutique, un animal peut devenir un « être signifiant. » Ou même un « autre signifiant » pour reprendre l'expression anglophone « significant other. » Utilisée pour désigner les parents, conjoints, et proches d'une personne, l'expression est particulièrement adaptée pour décrire des êtres qui « font sens » les uns pour les autres. Des I.A.T.E., il y a donc encore beaucoup à dire.

ANNEXES : Le déroulement de la recherche.

Préambule : « I.A. » ou « I.A.T.E. » ?

Si l'objet de notre recherche est l'Interaction avec l'Animal à but Thérapeutique et/ou Educatif (« I.A.T.E. »), nous verrons que les termes « I.A.T.E. » et « I.A. » se sont côtoyés tout au long de notre travail. Il s'agit d'un choix de notre part de distinguer les deux notions. Ainsi, dans les différents index des références, nous avons choisis d'utiliser le terme « I.A. » pour « Interaction avec l'Animal. » Pour des raisons pratiques d'une part : il nous fallait trouver un terme qui recoupe au maximum les thèmes des références que nous avons récoltées. Le plus petit dénominateur commun de tous ces textes est qu'ils parlent tous de l'Interaction avec l'Animal. Pour autant, si notre commande consistait précisément à répertorier les textes traitant de « l'interaction avec l'animal à but thérapeutique et/ou éducatif », il nous a fallu mettre, pour un temps, de côté dans notre terminologie la seconde partie de l'énoncé. En effet, de nombreux auteurs n'emploient pas les termes de « thérapie » ou d' « éducation » quand ils parlent des bienfaits ou des méfaits de l'interaction avec l'animal. Le passage par le terme « I.A. » nous a permis d'élargir notre champ de recherche, et de rencontrer le thérapeutique et l'éducatif là où ils ne se présentaient pas comme tels. Cette précision étant faite, il va sans dire que lorsque nous utiliserons le terme « I.A.T.E. » (essentiellement dans la seconde partie), il désignera explicitement les Interactions avec l'Animal à but Thérapeutique et/ou Educatif.

Dès lors, il nous faut expliquer de quelle « interaction » il est question ici : quels types de relations avec l'animal sont décrits dans ces textes ? L'animal dont on parle ici est d'une part un animal vivant, qui peut donc « interagir » avec l'humain : on ne trouve pas dans le corpus des textes traitant de l'animal mort « consommé » à des fins allopathiques. C'est, d'autre part, un animal placé majoritairement en situation de co-présence avec l'humain : l'un et l'autre ont des contacts visuels et/ou sonores et/ou tactiles. Les lieux de ces interactions sont soit des espaces de soins, d'hébergement ou d'éducation, soit des espaces domestiques.

Il n'est pas question d'expérimentation sur l'animal en laboratoire. Pour autant, on peut dire que, s'il y a une sorte d'expérimentation, elle prend pour objet non plus l'animal en lui-même, mais l'humain et l'animal en situation de co-présence. Et l'on s'intéresse plutôt aux réactions humaines suscitées par la mise en place de cette situation, qu'à celles de l'animal.

C'est donc une interaction qui est cadrée, dans le sens où elle est mise en place par une tierce personne (le scientifique/le praticien/le témoin), et que cette personne donne des « mandats » à la fois à l'animal et à l'humain : on fait le pari que leur mise en présence va produire quelque chose pour l'un et pour l'autre. Ce « quelque chose » ne pourra pas être expliqué de manière « rationnelle » ou « causale » et c'est précisément le mandat qui est donné aux participants de l'interaction. Il y a une difficulté à savoir « qui fait quoi » dans cette relation ; une indécision quant à l'imputabilité de l'intention de l'action et des effets de celle-ci. Cette indécision semble faire partie intégrante de ce type d'interaction : comme si on demandait à l'humain et à l'animal de garder le secret de ce qui se passe entre eux. Pour autant, la recherche sur les I.A.T.E. va s'efforcer avec vigueur de le percer et de mettre à jour les mécanismes qui régissent ce type d'interactions.

Récoltes et traitements des références bibliographiques

Avant d'expliquer plus en détails comment l'équipe a procédé pour récolter et traiter les références présentées dans l'index, il est important de rappeler brièvement les différentes phases de ce travail.

- la première phase (de mars à septembre 2007) a permis de récolter quelques 1300 références, de les trier et de les traiter (comme décrit ci-dessous), pour arriver à un nombre de 778 références exploitables. Ces références ont servi de base à la réalisation du rapport intermédiaire (remis en septembre 2007).

- la seconde phase (de septembre à décembre 2007) a consisté en un travail de récolte de références complémentaires (ressources francophones, associatives, ressources issues de bases non explorées, de bibliographies d'articles...) visant à palier les carences du rapport intermédiaire. Ainsi, plus de 600 références supplémentaires ont été récoltées ; bon nombre de celles-ci sont des doublons de références déjà présentes, et ont été évacuées. Les autres ont été réinjectées dans la bibliographie générale sans pour autant subir le même traitement que les références récoltées lors de la première phase. Concrètement, elles n'ont pas été « étiquetées » comme les précédentes. Ce qui implique qu'elles ne figurent pas dans les bibliographies thématiques, et ne rentrent pas en compte dans les commentaires et analyses qui ont pu être faits sur ces bibliographies.

Il nous a semblé important que ces « références brutes » soient malgré tout consultables dans les index : elles apparaissent sous l'étiquette « non traitée. »

Des bases de données à l'Internet : les temps de la récolte

Pour mener à bien notre récolte, nous avons cherché des références bibliographiques de plusieurs manières. Nous avons interrogé des bases de données bibliographiques aux accès libre mais aussi aux accès contrôlés que les rattachements du laboratoire nous ont permis d'obtenir. Il s'agit essentiellement de bases de données scientifiques, mais de différentes disciplines. Nous avons aussi utilisé l'Internet « grand public », accessible à tous. Alors que l'exploration des bases s'est fait suivant un protocole de recherche précis (une requête pour des résultats déjà formatés pour les exigences d'une recherche bibliographiques, c'est-à-dire des références), la recherche via les moteurs sur Internet se voulait plus intuitive. Nous avons commencé avec des mots simples pour découvrir, certes des références bibliographiques mais aussi des éléments de connaissance sur des auteurs, des institutions, des professions, des activités associatives.

Ainsi nous nous arrêterons successivement sur plusieurs outils de recherche : des bases de données, un portail d'éditeurs, des archives institutionnelles ouvertes, et un moteur de recherche académique.

Les bases de données

Animal Behavior Abstracts (ABA) est une BDD américaine sur les comportements animaux, vus du côté scientifique. Elle indexe des thématiques larges qui vont de la neurophysiologie à l'éthologie. Elle couvre une période qui va de 1982 à aujourd'hui. En mai 2007, ABA recouvrait quelques 140 000 références.

Cette base fut assez décevante (vis-à-vis de notre propos) en contenu. Les requêtes habituellement porteuses de contenus furent ici inefficaces. Pour notre objet, cette base, malgré un intitulé et un descriptif prometteurs, n'a pas apporté de résultats probants.

BESS est une base bibliographique en français sur la question de l'environnement, du côté des sciences sociales. C'est une base périphérique qui fut le prétexte à une immersion dans les méthodes d'investigation.

Nous avons fait deux recherches sur BESS.

-Une recherche exploratoire qui donne le résultat suivant. La moitié des résultats concernent notre sujet, le reste est en-dehors : l'écoformation (former à et par l'environnement), les protocoles d'expérimentation sur l'animal.

-A partir de la requête « animal », on a 34 références (toutes en français) dont 12 qui nous intéressent, et parmi celles-ci, certaines sont un peu à la marge, dans la mesure où elles traitent : du bien-être animal, de l'intérêt de la philosophie pour l'animal, de l'animal dans la religion, des relations historiques homme/animal sauvage, de la relation aux animaux d'élevage, de la protection animale.

Ces résultats, un peu à la marge de notre sujet, permettent de l'éclairer autrement que par la question de recherche.

Medline est une base de données (BDD) assez incontournable dans le domaine médicale. C'est la base de données bibliographiques de la National Library of Medicine (USA) qui couvre les champs de la médecine, des soins, de la médecine vétérinaire, des sciences médicales, des sciences de la vie en général. Elle indexe aussi des références qui ont trait aux systèmes de santé. Medline indexe des millions d'articles sélectionnés dans plus de 3700 journaux et revues, de 1966 à aujourd'hui. La consultation peut se faire à distance ou sur CD-ROM. 75% des articles sont en anglais.

Très riche en termes de contenus et de fonctionnalités de recherche, elle peut être directement reliée à EndNote³⁷, par l'import des données : elle est faite pour ce genre d'exercice là. Même si toutes les requêtes ne furent pas fructueuses, avec cette BDD, nous avons eu beaucoup de matière.

Sur Medline, on trouve des références qui traitent de l'utilisation des animaux.

Plusieurs voies sont explorées : le traitement des démences et des dépressions, l'oncologie, l'accompagnement dans la solitude (de la vieillesse ou d'une maladie) ; les tests cliniques ; l'hospitalisation et les risques d'infection liés aux animaux. Dans la relation à l'homme, il est question de « dernier recours », d'utilité dans une profonde détresse. Mais on trouve aussi des références sur les morsures de chiens, les traitements vétérinaires, les animaux comme maux, causes d'allergies ou comme patients eux-mêmes. Du côté médical, les abstracts sont assez souvent techniques et spécialisés. Par ailleurs, il est aussi question de médecine animale, de ressources médicales par le biais des animaux.

Souvent de la zoothérapie on dérive vers la gérontologie, et les questions de liens sociaux. Quelques articles sont assez intéressants sur la relation homme/animal, et les revues qui les publient, notamment en français « Soins Gérontologie ».

Tout au long de ces requêtes, le terme de « pet » est central. Il faut parfois faire attention à PET comme acronyme où il s'agit de « positron emission tomography » (mais c'est rare).

Les statuts de l'animal, en médecine physique, hésitent entre maux et remèdes. Du côté psychologique et social, l'animal est plutôt envisagé comme remède exclusivement.

³⁷ Endnote : logiciel de traitement de références bibliographiques.

On trouve aussi des références sur l'utilisation des techniques de communications animales, et notamment des dauphins – avec les ultrasons – applicables en médecine humaine. Apparaissent des articles sur les bénéfices de la delphino-thérapie avec les enfants notamment.

Il y a beaucoup de références sur la relation sanitaire homme/animal qui nous ramène vers la question des bienfaits de l'animal dans le traitement ou l'accompagnement de pathologies (typiquement, le VIH). Les articles mettent en avant, notamment, les bénéfices au niveau de la santé du fait d'avoir un chien : cholestérol et autres constantes physiques, mais également en termes de relations de sociabilité. Apparaissent aussi de nouveaux termes : AAT (Animal Assisted Therapy), Animal Facilitated Therapy (AFT), et aussi la question centrale des "psychophysiological effects of long-term interaction". Il est question du lien, très précisément, homme/animal: affectif, thérapeutique, physique...

Psycinfo : Il s'agit d'une base de données bibliographiques spécialisée en psychologie (y compris la psychologie sociale, clinique...). Elle est produite par « the American Psychological Association ». Les documents répertoriés sont des articles de périodiques, des ouvrages, des chapitres d'ouvrages, des thèses et actes de congrès, dont certains remontent à la fin du XIXème siècle. Les références (plus de 2,5 millions en mai 2008) sont de provenance internationale et à 90% en langue anglaise. Le travail d'actualisation est hebdomadaire. L'accès est limité aux abonnés. Sur cette base, orientée côté psychologie, nous avons appliqué le protocole de recherche utilisé précédemment et bien adapté à ce type d'outil. Concrètement, nous avons réinjecté dans le moteur de recherche de « Psycinfo » les mots et expressions déjà testés ailleurs, avec les mêmes variantes que celles précédemment exposées. On se reportera à la description, ci-dessus, du protocole de recherche sur bases de données pour plus de précisions. L'emploi de « animal » produit des références qui ont trait en majorité à l'expérimentation animale dans le but de produire de la connaissance scientifique. « Animal and therapy » produit des résultats plus proches de nos préoccupations (I.A.T.E.) mais trop riches en nombre pour être exploités ici. Nous avons affiné par l'emploi d'adjonction : « dog », « pet », « horse », « cat » ou « dolphin ». Cette manipulation est payante : nous obtenons une centaine de références qui nous intéressent. Nous remplaçons par « zoothérapie » : 1 seule référence, qui nous concerne. L'expression « relation humain animal » donne des résultats qui ne tirent pas forcément du côté thérapeutique. Avec « animal and patient and therapeutic », on a des choses de l'ordre de la représentation animale, comme le totem en thérapie par exemple, donc un peu plus périphériques. Si les autres requêtes sont assez peu productives en nombre et en qualité, il en est une à l'effet tout à fait inverse : « AAA » avec laquelle on obtient une centaine de références.

NB : Cette base de données ayant été consultée après la remise du rapport intermédiaire, les données qui en sont issues n'ont pas été traitées de la même façon que les autres.

Un portail d'éditeurs : CAIRN

CAIRN est un portail d'éditeurs où l'on explore les principales revues de sciences humaines et sociales francophones sous forme papier et numérique. 120 sont répertoriées. Notre base est constituée des versions numériques.

Sur CAIRN, les termes « zoothérapie » et « équithérapie » donne des résultats proches de nos critères de recherche. A l'inverse par exemple de « A.A.A. » (Activités Associant l'Animal) qui sur 33 références, explore des domaines aussi variés et éloignés de notre objet que les

finances ou les expériences de fabrique de la ville (sic !). Une référence traite tout de même de l'animal et la question de la psychomotricité dans les activités de groupe.

Avec cette base et les requêtes utilisées (voir le tableau récapitulatif), on trouve des articles qui traitent de l'ontologie de la relation homme/animal, et pas tellement de la relation thérapeutique. L'homme est en face de son miroir animal, miroir déformé : entre universalité et démarcation. Il est question de la relation d'altérité. Avec *Enfants et animaux, partenaires de vie, partenaires de jeu* de Vuilleminot, on touche tout de même à la relation pédagogique. La requête « animal domestique » permet de cerner des résultats de recherche qui vont de la question de la psychanalyse au rôle de l'animal dans les systèmes économiques d'échange (le *don* de l'animal) en passant par la toxicomanie.

Avec la « relation humain animal », les références qui apparaissent ont trait au clonage, à la mort. Un article un peu décalé s'intéresse à la question de l'euthanasie animale pour appréhender celle de l'euthanasie humaine. Réapparait aussi la loi Grammont de 1850 sur la répression des mauvais traitements sur les animaux en public.

CAIRN est un regroupement numérique de revues hétéroclites. Certes il s'agit de revues de sciences humaines et sociales mais ces champs sont vastes. Ainsi, la question de la relation homme/animal apparaît sous de multiples éclairages. Ces apports sont intéressants car ils permettent de naviguer sur les frontières de notre objet d'étude et donc de le caractériser non seulement par ce qu'il est mais aussi par ce de quoi il s'éloigne, ou ce avec quoi il est tangent (par exemple, l'animal miroir ou le don de l'animal).

En complétion de cette recherche sur Cairn, nous avons fait après la remise du rapport intermédiaire un travail équivalent sur le portail de l'éditeur SAGE. Nous voulions à la base profiter d'une période de gratuité de l'accès à de nombreux articles en texte intégral : au final, nous avons récolté quelques articles dont nous avions les références, et avons pu compléter notre bibliographie générale d'une dizaine de références supplémentaires (non traitées).

Les requêtes utilisées par bases :

BDD et portail CAIRN	Mots de recherche
Medline par Pubmed ³⁸	animal thérap* ³⁹ animals therap* dog thérap* pet thérap* pets therap* relation human animal therapy mediated by animals animal patient animal patient therapeutic animal patient therapeutic hospital dolphin patient therapeutic hospital dog patient therapeutic hospital zootherapy <i>The philosophy of Zoothérapie Quebec</i> ⁴⁰ (related links)

³⁸ Pubmed est un outil numérique, en accès libre, d'interrogation de la BDD Medline.

³⁹ Le signe « * » est une troncature. Cela signifie qu'en l'utilisant dans une requête on demande à la machine de prendre en compte une partie de mot au moins. Par exemple, « animal therap* » permet de récolter des informations qui contiennent « animal therapy » ou « animal therapist»....

	<p><i>Adolescent social integration through the "Cuidar cuidando" program</i> (idem)</p> <p>animal deficient</p> <p>animal diseased person</p> <p>pet + diseased person</p> <p>pet therapy diseased persons</p> <p>cat therapy</p> <p>horse therapy</p> <p>dolphin therapy</p> <p>pony therapy</p> <p><i>Exercise and mental health in the pediatric population</i> (idem)</p> <p>animal diseased person</p> <p><i>Infections associated with pets</i> (idem)</p> <p><i>An exploration of the potential risks associated with using pet therapy in healthcare settings</i> (idem)</p>
BESS (jusqu'en 2002, à partir de 2003)	animal
CAIRN	<p>animal thérapie</p> <p>zoothérapie</p> <p>AAA</p> <p>delphinothérapie</p> <p>équithérapie</p> <p>animal</p> <p>animal domestique</p> <p>relation humain animal</p>
Animal Behaviour Abstracts (ABA)	<p>animal</p> <p>animal therap*</p> <p>pet therap*</p> <p>AAT</p> <p>zoothérapie*</p>

Au-delà des aspects quantitatifs ayant trait aux résultats obtenus sur chaque base, s'adjoint une dimension qualitative, et on s'aperçoit grossièrement qu'une base comme Medline (médecine) donne jusqu'à présent plus de résultats que HAL, ce qui localise notre objet de recherche, pour l'instant, plus du côté de la médecine. D'autres éléments interviennent aussi pour expliquer les différences entre les bases : certaines sont des archives institutionnelles où il faut déposer un contenu (OAIster et HAL), d'autres sont des BDD qui indexent les références de façon automatique, à partir de supports constants (revues, journaux...) comme Medline par exemple. Aux contenus qui diffèrent - naturellement les résultats ne se focalisent

⁴⁰ Dans cette liste, les termes qui apparaissent en italique sont des titres de références, à partir desquels nous avons effectué une recherche, par l'intermédiaire des « related links », c'est-à-dire des contenus affiliés.

pas sur les mêmes thèmes d'une base à l'autre – les natures mêmes des différentes ressources ont des effets. Une base qui indexe des références de façon automatique rendra compte d'un état de la recherche assez large. Les OAI au contraire supposent une volonté de se rendre visible par les auteurs qui y souscrivent. Elles ne rendront pas forcément compte de tout ce qui est publié ; à l'inverse les travaux non-publiés peuvent y trouver place.

Les archives institutionnelles ouvertes ou OAI (Open Archives Initiative).

Les requêtes utilisées par bases et dates :

Bases	Dates	Requêtes (mots de recherche)	Résultats avant dépouillement
HAL	26/03/07, 9/07/07,> 11/05/07, 15/05/07>	Animal therapy, Animal, « animal therap* » ou « therap* animal » ou « pet therap » ou « pet ».	0 760 Inexploitable
OAIster	Du 27/03/07 au 03/04/07>	Anglais : Animal therap*, dog therap*, pet therap*, zoothérap*, relation human animal, relation human animal therap*, therapy mediated by animal, animal patient, animal patient therapeutic, animal patient therapeutic hospital, dolphin patient therapeutic hospital, cat therap*, horse therap*, pony therap*. Français : équithérap*, delphinothérap*, AAA, médiations animales	0 1 6 12 Aucun résultat

OAIster et HAL sont des « Archives institutionnelles », archives ouvertes (base ou chacun inscrit et publie son travail) répondant au protocole OAI (Open Archives Initiative) du CCSD (Centre pour la Communication Scientifique Documentaire). Elles se veulent un moyen de faire émerger une véritable dynamique de libre accès à la littérature scientifique dans le monde.

Leur qualité n'est pas garantie car le contenu est basé sur l'inscription spontanée des travaux, il n'y a pas d'évaluation par les pairs.

Ce sont des bases pluridisciplinaires et multilingues. Les résultats sont donc très hétéroclites et les recherches par requêtes donnent des résultats très différents.

Le moteur de recherche OAIster atteint les dix millions d'enregistrements, puisés dans 730 dépôts OAI différents.

OAIster est un moteur de recherche spécialisé dans le « moissonnage » (harvesting) des serveurs d'archives ouvertes (32 pour la France). Le moissonneur récupère les métadonnées, respectant la norme *Dublin Core simple*, associées à chaque document. Chaque résultat pointe vers la ressource numérique hébergée par une institution représentant principalement des documents textuels, mais aussi des images fixes, vidéo,

OIAster a été développé à l'Université du Michigan, Digital Library Production Service. En consultant également HAL qui part du même principe et sur laquelle nous avions également très peu de résultats, la question est de savoir si ceci ne vient pas de ce type de base : qui y inscrit son travail et sur quel critère ? Il faudrait voir les domaines couverts par OAIster alors que HAL, présentée plus loin, répertorie majoritairement des références mathématiques et physiques.

Ainsi sur OAIster par exemple, avec les mots tels que « animal therapy », on obtient un nombre démesuré de résultats périphériques (donc difficiles à exploiter) ; lorsqu'on affine en précisant « dog therap* » les résultats s'annulent. Avec Pet therap* on a 6 résultats.

HAL est aussi une base de données d'archives ouvertes. Elle est pluridisciplinaire (français anglais) et compte 32300 documents en septembre 2006 avec une moyenne d'alimentation de 1200 documents par mois. Il n'y a pas plus d'évaluation par les pairs.

De la même façon avec HAL c'est la recherche par « animal » qui a donné 768 résultats alors qu'avec les précisions.... les résultats sont nuls.

On peut le voir : sur certaines bases de données les mêmes opérations de recherche ne donnent pas du tout les mêmes résultats.

Le moteur de recherche académique Google Scholar

Les requêtes sur Google Scholar :

Google scholar	1er essai 26/03/07 2ème le 29/05/07	« animal therapy » « animal therapy » animal/therap*, relation human animal, relation human animal therapy,	902 988 Inexploitable
----------------	--	---	-----------------------------

C'est un moteur de recherche qui moissonne sur d'autres bases ou sur d'autres O.A.I. Nous n'y récoltons donc que ce qui n'est pas sur les bases déjà exploitées par ailleurs. Il n'y a pas les mêmes troncatures ou les mêmes prises en compte des guillemets (guillemets nécessaires sur Google pour que l'expression et non les termes soient pris en compte) d'une base à l'autre, il est donc plus confortable de travailler dans la durée sur une source pour y prendre des automatismes de recherche vite perdus si l'on en change. Avec ce moteur de recherche précisément, la difficulté est de passer d'une base à l'autre avec des interfaces différentes ; il est donc compliqué ensuite d'archiver des résultats obtenus qui ont tous des formes différentes.

A noter qu'il y a une différence de moissonnage entre BDD et moteurs de recherche et différence de qualité également. Sur les archives institutionnelles se trouvent des travaux achevés, parfois même publiés –thèses, rapports etc. – mais aussi des pre-print c'est-à-dire des travaux en cours dont les premières phases sont rendues publiques afin de positionner l'auteur dans le champ scientifique concerné. De plus certaines bases reprennent les archives ouvertes d'autres institutions entraînant ainsi un « effet gigogne » à considérer lors de la récolte. En conséquence de quoi certaines bases deviennent incontournables car systématiquement consultées et délivrées par les moteurs utilisés (exemple type Medline). Nous nous sommes répartis les bases de façon à ce que les recherches ne se chevauchent pas. Ainsi nous avons

d'une part des bases plus généralistes et un peu plus « sciences sociales » moins fructueuses pour notre thématique que les bases médicales ou vétérinaires consultées d'autre part.

Les références francophones

Constatant le manque de références francophones dans notre bibliographie, nous avons choisi de compléter notre travail par une recherche du côté d'associations francophones spécialisées dans ce domaine de connaissances/pratiques : l'AFIRAC, Ethologia, la Société Française d'Equithérapie. Nous voulions récolter, par ce biais, des ressources en langue française. Nous avons procédé de proche en proche, en explorant les sites internet de ces associations qui proposent des bibliographies mais aussi des liens. Auprès de la Société Française d'Equithérapie, nous avons récolté différents types de références : monographies généralistes et spécialisées, articles de presse abordant le sujet de l'équithérapie ou de l'aide médiatisée par le cheval, articles scientifiques généralistes et spécialisés, thèses, mémoires, actes de conférences et de colloques, bibliographies concernant le domaine de l'équithérapie, de l'hippothérapie, de la rééducation par l'équitation ou de la thérapie avec le cheval. L'AFIRAC, pour sa part, met en avant des ouvrages dont elle assure la publication. Les thèmes abordés sont ceux de l'utilisation pédagogique de la relation homme/animal, de l'accompagnement des personnes fragiles par les animaux à travers les AAA (Activités Associant l'Animal). Les effets psychologiques et physiques de la relation sont tous les deux abordés. Le site de l'AFIRAC ouvre sur des liens internet : la fondation Sommer, (<http://www.fondation-apsommer.org>), l'Association Nationale pour l'Education de Chiens d'Assistance pour Handicapés (<http://anecah.free.fr/>), Lianes, association qui pratique les AAA (<http://association.lianes.free.fr>), Paroles de chiens, association de chiens visiteurs (<http://www.parole-de-chien.com>).... Ethologia, de son côté, diffuse ses propres publications à l'attention notamment de la presse (Etho News), des secteurs professionnels et spécialisés de la santé (Etho Science) et des villes et communes (Etho Forum). Les éditions les plus récentes sont consultables en ligne. Plus d'une centaine d'Etho News sont déjà parus.

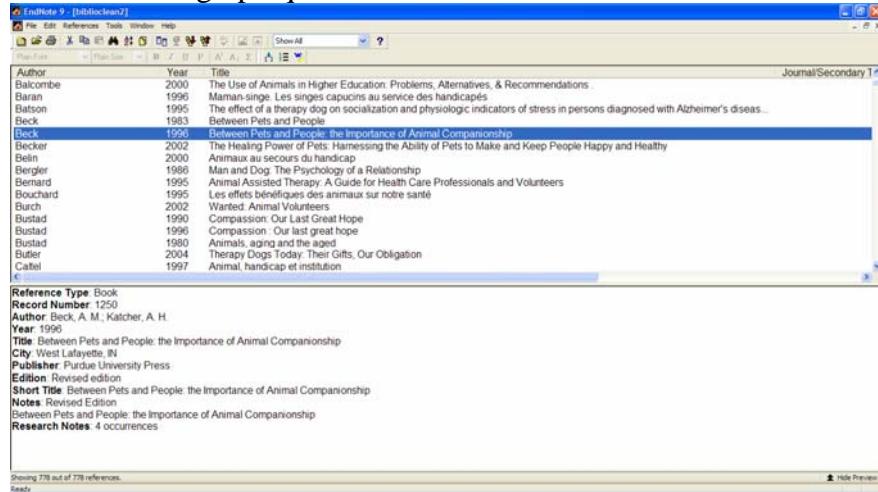
Nous voulions également agrémenter notre recherche de travaux menés dans le domaine de la médecine vétérinaire. Il est apparu en effet que cette discipline est souvent porteuse de questions comme les relations entre humains et animaux à but thérapeutique. Pour ce faire, nous avons exploré la base qui recense les thèses en ligne de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort (<http://theses.vet-alfort.fr/index.php>) ainsi que la liste des thèses soutenues ou préparées au sein de l'école vétérinaire de Nantes (<http://www.bibli.vet-nantes.fr>). Sur ces bases, nous avons réappliqué notre protocole de recherche initial. A partir des résultats obtenus, nous sommes allés un peu plus loin. En effet, chaque thèse est répertoriée suivant un ensemble de mots-clefs. Pour chaque référence, un travail de réinjection des mots-clefs associés nous a permis d'élargir notre champ de recherche.

Compilation et traitement des références

La majeure partie de ces sources a été explorée de façon discontinue d'avril à juillet 2007, pour la première phase. La seconde phase, de septembre à décembre 2007, a consisté en la récolte de quelques 600 références : celles-ci n'ont été que compilées dans Endnote, et non pas classées comme cela va être expliqué plus bas.

La compilation des références

Ces différentes démarches – BDD et Internet - nous ont permis, à l'issue de la première phase, de récolter à peu près 1300 références avant écrémage qu'il nous a fallu intégrer à notre logiciel de traitement bibliographique : EndNote⁴¹.



En effet, cet outil de compilation permet la création, la gestion et l'édition de notices bibliographiques. C'est notre outil central ; toutes les opérations décrites ci-dessous sont effectuées à partir de Endnote.

Durant les mois de juillet et août 2007, nous avons travaillé à la mise en évidence, à partir de notre liste, des références incontournables. Pour ce faire, nous avons fonctionné sur le principe de visibilité de chaque référence ou auteur, afin de retenir ceux qui sont les plus présents. Certaines références ou certains auteurs apparaissant plusieurs fois furent donc élevé(e)s au rang de « référents ». De plus, notre connaissance préalable du champ, mais aussi celle forgée au cours de la recherche nous permit de pointer les références et auteurs importants.

Des doublons à l'occurrence : la construction des «documents référents»

A partir d'une liste de 1300 résultats, restait à gérer la question des doublons, triplons... certaines références avaient été trouvées plusieurs fois à partir de sources différentes. Nous avons ainsi décidé de régler cette question en rassemblant les références identiques qui apparaissaient différemment du fait de méthodes de recherche différentes et surtout de localisations différentes. Hormis le fait que nous pouvions ainsi recueillir des données plus larges sur chaque référence, nous avons considéré qu'il fallait conserver l'information concernant le nombre de fois où nous l'avions « trouvé ». Ceci nous permettait en effet de mesurer l'occurrence de chaque référence, une fréquence de citations ou de stockage de celle-ci la désignant comme « faisant référence » dans le champs.

Ainsi, une même référence apparut à 3 endroits différents (sur 3 BDD par exemple) se voyait réduite à une seule mais adjointe de la précision « 3 occurrences ». Ce travail fait, nous avons en quelque sorte compressé nos résultats pour ne garder que des références différentes : elles sont au nombre de 778.

Par ailleurs, il faut souligner que cette indication de l'occurrence se fait par rapport à l'ensemble de la bibliographie et non de la thématique dans laquelle la référence apparaît. Par exemple l'article de Banks et Banks *The effects of animal assisted therapy on loneliness in an*

⁴¹ Ci-dessous : capture d'écran d'une bibliographie EndNote ; on peut en voir en haut la liste des références, et en bas un aperçu de la notice sélectionnée.

elderly population in long terme care facilities, a 4 occurrences indépendamment des rubriques dans lesquelles il se trouve classé (Animal et senior, IA et solitude, l'animal en hébergement ...) mais bien parce qu'il a été récolté 4 fois sur des sources différentes.

Mode de classement

Au cours de la recherche, il nous semblait, intuitivement, que l'on pouvait opérer un certain nombre de regroupements entre différentes références selon le contenu vers lequel elles pointaient. Mais il aurait été trop restrictif de classer chaque référence sous une unique catégorie. Nous nous sommes donc laissés la possibilité de classer chaque résultat en fonction de différents critères, selon qu'il parle de ou qu'il s'agisse de :

1 - Ouvrages/articles généraux sur l'I.A⁴².

1.1 - Généralités relation humains/animaux

1.2 - Classement par dénomination endogène⁴³ :

- Animal Assisted Activity
- Animal Assisted Intervention
- Animal Assisted Therapy
- Animal Facilitated Therapy
- Animal Therapy
- Pet Assisted Therapy
- Pet Facilitated Therapy
- Pet Facilitative Therapy
- Pet Therapy
- Thérapie Assistée par l'Animal
- Thérapie Facilitée par l'Animal
- Zoothérapie

1.3 - Revues de littérature

2 - Les espaces de l'I.A.

2.1 - Les espaces de soin :

- l'animal en hôpital
- l'animal en institution pour les personnes âgées
- l'animal en maison de santé

2.2 - Les espaces éducatifs ou ré-éducatifs

- l'animal à l'école
- l'animal en prison

2.3 - L'animal en « plein air »

2.3 - L'animal à la maison

2.4 - L'animal en hébergement

3 - Les professionnels et l'I.A.

3.1 - Pour ou contre l'I.A. ?

3.2 - Effets de l'I.A. sur les professionnels

3.3 - Promouvoir et monter un projet d'I.A.

⁴² I.A : l'interaction avec l'animal.

⁴³ « Dénomination endogène » = selon les expressions sémantiques utilisées dans le champ. L'analyse des termes exacts qui ont cours, ou ont eu cours, dans le champ de l'I.A. permet de comprendre comment ce champ se construit et se définit en interne.

- 3.4 - L'I.A. parmi d'autres activités occupationnelles
- 3.5 - L'animal comme objet de profession
- 3.6 - l'I.A., comment ?
- 3.7 - L'I.A. et les bénévoles

4 - L'I.A. et ses bénéficiaires

- 4.1 - Les classes d'âges
 - l'animal et l'enfant
 - l'animal et l'adolescent
 - l'animal et le senior
 - l'animal et l'adulte
- 4.2 - Autres caractéristiques
 - l'animal et la femme
 - l'animal et l'étudiant
 - l'animal et une caractéristique ethnique

5 - Les maux « traités » par l'I.A.

- 5.1 - Les maux « sociaux »
 - I.A. et solitude
 - I.A. et prévention de la délinquance
 - I.A. et support des personnes agressées et/ou « abusées »
- 5.2 - Les maux psychologiques
 - I.A. et psychothérapie
 - I.A. et dépression
 - I.A. et démence
 - I.A. et anxiété
 - I.A et autisme
- 5.3 - Les maux physiques
 - I.A. et maladies cardio-vasculaires
 - I.A. et système nerveux
 - I.A. et SIDA
 - I.A. et pression sanguine
 - I.A. et cancer
 - I.A. et Alzheimer
 - I.A. et problèmes orthopédiques
 - I.A. et problèmes moteurs
 - I.A. et maladies génétiques
- 5.4 - L'animal et la mort
 - I.A. et prévention du suicide
 - I.A. et aide au deuil
 - I.A. et soins palliatifs
 - faire le deuil de l'animal : l'I.A. créatrice de maux ?

6 - L'I.A. par le prisme de l'espèce

- 6.1 - Animaux de compagnie
- 6.2 - Chats
- 6.3 - Chiens
- 6.4 - Dauphins
- 6.5 - Equidés
- 6.6 - Oiseaux

6.7 - Poissons

6.8 - Serpents

6.9 - Autres

Pour donner des limites à la procédure de classement, nous n'avons pas attribué plus de 7 classements à une seule référence. Pour générer ces classements nous nous sommes référés à chaque notice⁴⁴ de références qui mentionne le titre, la source, l'auteur d'une référence au minimum, mais aussi (et très souvent) un résumé, et des informations complémentaires (mots-clés, institutions de rattachement...). Nous avons donc mis sur pieds une bibliographie de 778 références issues de la phase 1 de notre travail, que nous avons organisées par catégories de classement. Dans la mesure où chaque référence peut être classée dans plusieurs catégories, elle apparaîtra à plusieurs endroits dans notre bibliographie désormais thématique. Mais à chaque fois, il s'agira de la même référence.

On obtient ainsi un index thématique (Volume 1), que nous avons commenté.

De la même manière, un index classé chronologiquement (à partir des dates de publications des références) a été construit (Volume 2).

Nous avons également mis sur pied un index des références francophones (Volume 3), comprenant des références traitées et non traitées.

Un index des thèses et mémoires a été également construit comprenant références traitées et non traitées (Volume 4).

Enfin, un dernier Volume présente l'ensemble des références non traitées (Volume 5).

Sélection des articles centraux

Pour répondre à la commande qui nous était faite de produire un inventaire commenté, il nous fallait plonger plus en profondeur dans le contenu des articles. Ainsi, nous avons du en sélectionner certains avec pour objectif d'en traduire l'abstract et de produire une analyse globale sur ces documents qui semblent centraux dans le champ de l'I.A. à but thérapeutique et/ou éducatif.

Pour procéder à cette sélection, nous nous sommes appuyés sur une méthode de calcul d'un degré de centralité qui réutilise le système des occurrences, combiné avec une quantification de la productivité des auteurs présents dans la bibliographie. Concrètement, pour chaque référence il s'est agit de calculer *un degré de centralité* (D.C.) ; nombre qui est le produit du nombre d'occurrences de la référence (O) et d'une moyenne de l'indice de productivité cumulée de auteurs de la référence. C'est-à-dire que pour chaque auteur, nous avons établi *un indice de productivité* (I.P.) qui correspond au nombre de fois où il est présent, en tant qu'auteur (principal ou secondaire, tertiaire...) dans notre bibliographie. Ce chiffre pour un auteur est ajouté à celui de ou des co-auteurs de la référence : on obtient un *indice de productivité cumulée* (I.P.C.). Pour se prémunir du risque de voir les références à auteurs multiples être surreprésentés, nous avons rapporté l'I.P.C. au *nombre d'auteurs* de la référence (N.A.) : on obtient ainsi une moyenne de l'indice de productivité de la référence que l'on va alors multiplier avec le *nombre d'occurrences* (O.) La formule serait donc D.C. = (I.P.C./N.A.) x O.

Par exemple, toujours pour l'article de Banks et Banks, *The effects of animal assisted therapy on loneliness in an elderly population in long terme care facilities*, nous avons dans un premier temps ajouté les indices de productivité des auteurs : Banks, M.R. est présent 2 fois

⁴⁴ Le logiciel EndNote permet d'attribuer à chaque référence une notice complète de description. Outre les renseignements habituels, on peut y ajouter des notes de recherches, des dates de consultation, des classements en catégorie...

en tant qu'auteur dans la bibliographie ; de même, Banks, W.A. est présent 2 fois. Leur indice (I.P.) respectif est donc 2 ; leur indice de productivité cumulée est donc 4 (I.P.C.= 4). Rapporté au nombre d'auteurs (N.A.=2), on obtient une moyenne de l'I.P.C. de 2. L'article apparaît par ailleurs 4 fois dans la bibliographie : 4 occurrences (O = 4). Il faut donc multiplier la moyenne de l'I.P.C. par O. : $2 \times 4 = 8$. Le degré de centralité de cet article est donc de 8.

Une fois ces indices produits pour chaque référence, nous avons échelonné celles-ci en fonction de leur score de centralité. Nous avons sélectionné une centaine de références (conformément à ce qui avait été convenu) : celles qui avaient en degré de centralité supérieur à 4.

Derrière cette machinerie artisanale et discutable, se cache surtout un besoin de nous mettre à distance de cette bibliographie que nous avions construite et que nous avions l'impression de « connaître par cœur. » Nous aurions pu de manière intuitive sélectionner les articles que nous pensions centraux sans passer par ces formules artificielles. Mais il nous a semblé important de passer par cette technique d'objectivation pour être sûr de ne pas passer à côté d'auteurs, de références qui ne nous auraient pas attiré l'œil pour telle ou telle raison.

Et en effet, même si dans la liste de références ainsi constituée, beaucoup d'entre elles étaient familières, il y a eu de nombreuses surprises : notamment des auteurs qu'on ne pensait pas si productifs, qui souvent sont des seconds auteurs, mais dont le rôle ne doit pas être négligé dans la constitution du champ de l'I.A.T.E.

Cette liste a donc représenté les références qu'il nous semblait intéressant de consulter un peu plus en détail de par leur centralité. Par ailleurs, d'autres références se sont ajoutées à cette liste : nous avons inclus les revues de littérature, car elles apparaissaient comme des supports essentiels à la production d'analyses sur la question.

Commande d'articles et traduction d'abstracts

Une fois notre liste complétée, il nous a fallu évacuer certaines références pour des raisons pratiques. En effet, certaines de nos références centrales étaient des livres ; d'une part, beaucoup était des ouvrages anglophones : pour des raisons de marchés publics, le laboratoire ne pouvait pas les commander. D'autre part, beaucoup était des ouvrages collectifs dont certaines sections se trouvaient dans notre bibliographie en tant que référence isolée. Il nous a semblé plus juste de nous focaliser sur ces articles précis : ceux-ci étant cités comme « importants. » Au total, 5 ouvrages ont été exclus de la liste ; qui, pour le coup, s'est retrouvée composée uniquement d'articles.

A partir de cette liste, nous nous sommes attelés à la recherche d'articles numériques en accès libre ; nous avons récolté une dizaine d'articles correspondant à des références centrales. Mais aussi quelques articles « hors - liste » au passage. Pour le reste, nous avons adressé une commande d'articles à l'Institut de l'Information Scientifique et Technique du CNRS (INIST-CNRS). L'INIST nous a ainsi fourni 95 articles papier.

D'autre part, nous avions trouvé une dizaine d'articles centraux disponibles gratuitement sur Internet. Nous les avons intégré à notre liste qui comptait alors 106 références.

Par la suite, nous nous sommes attelés à la traduction des abstracts (résumés) de ces articles, qui pour la plupart étaient en anglais. Quand l'article n'avait pas d'abstract, nous l'avons lu et résumé nous-mêmes. Nous avons profité de ce travail pour repérer les disciplines et les auteurs qui étaient les plus présents dans le champ.

La lecture des revues de littérature notamment nous a permis d'être conforté dans le choix que nous avions fait concernant les références centrales : les articles/auteurs centraux que nous avions identifiés étaient également cités de la même façon dans ces revues de littérature.

Rapport Modys pour la Fondation Sommer : Note de synthèse

D'autres sont bien entendu apparus, et nous les avons fait rentrer dans la bibliographie (en tant que références « non traitées »).

Ce travail de traduction des abstracts, de consultation des articles, et, en amont, la récolte et le traitement des références, nous a permis de produire une synthèse, à la fois factuelle et analytique, de ce qui nous semblait important de retenir de notre re